

The background of the entire cover is a vibrant cosmic image, likely a nebula or a deep-space photograph. It features swirling clouds of gas and dust in shades of deep blue, bright cyan, and fiery orange-yellow, set against a dark, almost black, void. Several small, distant stars are visible as tiny white dots.

Intelligent Design ?

Au coeur des champs de
superconscience

Marc Bosche

Marc Bosche

intelligent design ?

Vol. I :

Am caena des champs de superconscience

« *Leurs racines sont nos fleurs* »



avec une présentation de l'auteur par Guy Morant
et, en postface, les impressions de lecture de Jean Even

collection **eBooks**

OpenAnthropology

Version Beta 2.03



Licence Creative Commons

Vous êtes libre de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public selon les conditions suivantes :

Paternité – Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification 2.0
France

Termes de la licence : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Contrat détaillé : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/legalcode>

© Marc Bosche – 9 décembre 2007. Some rights reserved.

Crédit photo première page :
enfant au tracteur avec un téléphone mobile, source : banque d'images.

eBooks OpenAnthropology Texte integral

ISBN 2-9516584-4-3

intelligent design ?

Au cœur des champs de conscience

Aux Etats-Unis **l'Intelligent Design** a fait son entrée dans les manuels scolaires, au grand dam des tenants de la laïcité. Car il est aussi une des ripostes de Chrétiens aux théories évolutionnistes. Selon cette vision la nature, l'homme et l'évolution des espèces n'obéiraient pas (ou pas seulement) à une logique de sélection naturelle, de hasard et de nécessité, mais à un « dess[e]in » intelligent.

Marc Bosche, explore les implications de cette vision du progrès et de l'homme, en montre les limites et l'expose au risque de l'anthropologie interculturelle. Dans le même élan, il se livre à ce qu'il qualifie lui-même de folle théorie. Et si la réalité était plus surprenante encore ? Si la réalité dépassait la science et la fiction ? Et si les religions étaient des contes simples dissimulant, cachée derrière, une complexité plus familière de nos technosciences ? De questions en hypothèses, on découvrira au fil des pages que l'Intelligent Design recèle des significations plus profondes que la simple vision religieuse. Avant de souhaiter concilier ainsi les nouvelles technologies et la sagesse, la cybernétique des systèmes et la méditation, l'auteur a lui-même vécu deux expériences de mort imminente (NDE) qu'il décrit de manière vivante. Unifier l'imagination et l'observation, tel est le pari que propose l'auteur du **Voyage de la 5^{ème} Saison** et de **Nirvana** avec cet essai spéculatif.

Le lecteur ressortira quelque peu décoiffé de cette invitation à la réflexion qui passe par les hyper technologies, la réalité augmentée (Augmented Reality) et la mémoire cénesthésique. En lui de nouvelles questions s'élèveront. Car il appartiendra à chacun de se poser ou non ses propres questions, de se forger sa propre opinion...

Précédé d'une *présentation de l'auteur* par Guy Morant ([Megamachine](#)).

Suivi en postface *des impressions de lecture* de Jean Even et de sa correspondance avec l'auteur.

Web Ressources

Site personnel de l'auteur :

Portail multimédia Marc Bosche :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/>

Autres livres de l'auteur en texte intégral

Avec la Licence Creative Commons :

http://marc-bosche.pros.orange.fr/menu5_page10.html

Chez Google Books / Recherche de Livres Google (France) :

<http://books.google.fr/books?q=Marc+Bosche&btnG=Chercher+des+livres>

Autre ressource du même auteur :

Didacticiel anthropologie interculturelle (référéncé Dmoz, Thot cursus & Infothèque francophone) :

<http://anthropologie-interculturelle.blogspot.com>

Contact

Email :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/27.html>

Sur l'auteur



Marc Bosche, Docteur ès sciences sociales, est anthropologue des relations interculturelles.

Il a dirigé *Le management interculturel*, ouvrage universitaire paru chez Nathan (prix ComEx du meilleur ouvrage sur ce thème, 1995).

Il a plus récemment écrit *Le Voyage de la 5^{ème} Saison* (2001), récit de l'observation d'une lamaserie, *Nirvana* (2002), son premier roman ainsi que deux essais sur les métamorphoses du bouddhisme en Occident : *Gouttes de rosée aux jardins du lotus* (2004), *Néo bouddhisme* (2007).

Il vient de publier deux ouvrages d'études et de recherches interculturelles : *Au Pays du Matin Calme* (2008) et *Anthropologie Interculturelle* (2008).

Sa notice biographique mise à jour :

<http://marc-bosche.pros.orange.fr/actu/26.html>

*Intelligent **d**esign ?*

Au coeur des champs de superconscience

*Commander et recevoir ce livre
en édition papier brochée*

Vous pouvez commander cet ouvrage en édition papier brochée, imprimée 158 pages, 6" x 9" (15 x 22 cm), *perfect reliure*, intérieur encre noire. Prévoir environ une à deux semaines pour sa réception.



Commander en vente par correspondance, transaction https par serveur sécurisé (lien) :

<http://www.lulu.com/content/1159768>

Présentation de l'auteur

<http://megamachine.free.fr/?p=120>

par Guy Morant



«

Marc Bosche, *explorateur*

[Megamachine](#), le monde qui vient à vous »,
mercredi 19 septembre 2007 à 18:09

— Billet de [Guy Morant](#) — [Cultures](#), [Lectures](#)

Découvrir, au hasard d'une recherche sur internet, les travaux de [Marc Bosche](#) vous ouvre les portes d'un univers insoupçonné. Né en 1959, cet anthropologue spécialiste de l'interculturalité, ancien responsable du département sciences humaines de l'Essec a construit une œuvre considérable, dont la plus grande partie est consacrée au bouddhisme tibétain. En quatre essais et un roman, il a su dresser un portrait sans concessions de ce courant religieux, qu'il connaît pour en avoir longtemps fait partie. Loin de la légende dorée qui constitue, dans notre pays, la version officielle du [tantrisme](#) himalayen, Marc Bosche nous initie à des réalités complexes, troublantes et parfois [scandaleuses](#). Témoin engagé de la pénétration du bouddhisme en Occident, il livre ses souvenirs, ses réflexions et le fruit de ses recherches sous la forme d'ouvrages qu'il édite lui-même et dont la version numérique peut être [obtenue gratuitement](#) sur son site.

À lire ces travaux documentés, argumentés, nuancés, dépourvus de tout ressentiment, l'on s'étonne de ne jamais les avoir rencontrés dans les rayons d'un libraire, à côté des apologies de Matthieu Ricard ou des livres à succès du Dalaï lama. Il est vrai que la spiritualité s'accommode mal d'une démarche critique, et que la position intermédiaire entre la dévotion et le scepticisme athée

est difficile à tenir ! À la crédulité et au scepticisme, Marc Bosche préfère la description des faits et leur analyse sociologique. Bien qu'il se soit totalement détourné du bouddhisme vécu et théorique – il voit désormais la vie, non comme un synonyme de la souffrance, mais comme une opportunité unique –, il respecte ceux qui y sont restés fidèles, et reconnaît de la valeur à certaines des expériences qu'il a eu la chance de vivre. Son [désenchantement](#) n'est jamais ni violent, ni amer.

Que reste-t-il quand on a perdu ses plus belles illusions ? Sur quoi peut-on fonder son existence quand on a vu s'effondrer l'édifice majestueux d'une religion ? Cette question n'est pas réservée aux moines bouddhistes défroqués ; elle concerne chacun d'entre nous, Occidentaux déchristianisés vivant dans le monde de la technoscience. L'expérience de Marc Bosche nous intéresse, parce qu'elle nous montre comment il est possible de se libérer d'un système métaphysique sans succomber aux sirènes du nihilisme. En outre, le point de vue d'un ex-bouddhiste occidental offre sur les questions philosophiques du monde contemporain un point de vue nouveau, permettant d'échapper aux oppositions trop manichéennes qui nous sont souvent imposées.

Dans son ouvrage le plus récent, [Intelligent design ? Vol. I : Au coeur des champs de superconscience](#), il tente ainsi d'élaborer des idées qui ne se réduisent ni à une traduction du dogme chrétien dans des termes scientifiques, ni à une énième version du matérialisme. Voici comment il présente son travail :

« Aux États-Unis l'Intelligent Design a fait son entrée dans les manuels scolaires, au grand dam des tenants de la laïcité. Car il est aussi une des ripostes de Chrétiens aux théories évolutionnistes. Selon cette vision la nature, l'homme et l'évolution des espèces n'obéiraient pas (ou pas seulement) à une logique de sélection naturelle, de hasard et de nécessité, mais à un « dess[e]in » intelligent.

« Marc Bosche explore les implications de cette vision du progrès et de l'homme, en montre les limites et l'expose au risque de l'anthropologie interculturelle. Dans le même élan, il se livre à ce qu'il qualifie lui-même de folle théorie. Et si la réalité était plus surprenante encore ? Si la réalité dépassait la

science et la fiction ? Et si les religions étaient des contes simples dissimulant, cachée derrière, une complexité plus familière de nos technosciences ? De questions en hypothèses, on découvrira au fil des pages que l'Intelligent Design recèle des significations plus profondes que la simple vision religieuse. Avant de souhaiter concilier ainsi les nouvelles technologies et la sagesse, la cybernétique des systèmes et la méditation, l'auteur a lui-même vécu deux expériences de mort imminente (NDE) qu'il décrit de manière vivante. Unifier l'imagination et l'observation, tel est le pari que propose l'auteur du Voyage de la 5ème Saison et de Nirvana avec cet essai spéculatif. »

De l'aveu même de ce « déçu du bouddhisme », son essai présente une « folle théorie » : celle de champs de conscience, situés hors du monde matériel, mais capables d'influencer l'évolution humaine. Chacun jugera s'il adhère ou non à cette hypothèse, dépourvue de justification scientifique, mais compatible avec un grand nombre d'expériences spirituelles. De telles spéculations n'exigent ni l'adhésion religieuse du lecteur, ni la validation d'un protocole expérimental. Elles constituent la manifestation de la liberté de penser, contre les monopoles respectifs des religieux et des scientifiques. Écoutons encore Marc Bosche :

« Les religions ont aujourd'hui encore le monopole du discours sur l'au-delà, la métaphysique, le sacré et le lien avec le sacré.

« Ce privilège n'a pas été ôté par les sciences, plus proches de l'agnosticisme et de l'athéisme.

« Car en niant les images simples du religieux, en en révélant l'étroitesse et les contes, la science contemporaine et rationnelle finit par préciser les limites mais, ce faisant, par désigner le fait religieux comme seul habilité aux questions métaphysiques.

« En évacuant le frisson du sacré la science a également coupé la branche sur laquelle elle était assise, et qui était aussi sans doute sa question, sinon la question la plus intéressante : celle de l'aventure de la conscience dans l'univers.

« De l'autre côté, celui des Églises et de leurs traditions révélées, rien de neuf à en attendre : des dogmes, commentés encore et encore. Ni satisfaits de la science, ni des grandes religions, les jeunes gens sont ainsi tentés par les groupes, communautés et sectes qui leur proposent des explications à leurs propres expériences spirituelles. Certaines de ces organisations offrent même les conditions favorables à l'occurrence de tels épisodes intérieurs.

« La suite, on la connaît : les adeptes sont invités à payer le prix fort de la dépendance, pour les miettes qu'on leur a données et à sacrifier leur vie « corps, parole et esprit » pour reprendre la formule inlassablement répétée par exemple dans une école du bouddhisme d'origine himalayenne. »

L'intérêt de telles méditations (au sens chrétien et rousseauiste) est de rétablir un questionnement sur le sens hors de tout dogme et de tout réductionnisme. Après avoir disséqué le [néo-bouddhisme](#) avec une pertinence qu'aucun athée n'aura jamais, il a refusé de jeter le bébé métaphysique avec l'eau du bain religieux. Sa lecture peut être conseillée aux agnostiques comme aux croyants sans étiquette. Inclassable, il parcourt désormais son propre chemin, qui n'est plus celui d'un bouddhiste, mais celui d'un homme.

Ajoutons que Marc Bosche est également l'auteur de plusieurs volumes de poésie, d'anthropologie, de récits de voyages et de fiction. Musicien, il offre ses œuvres en libre téléchargement sur la plate-forme [Jamendo](#). Enfin, il anime [edutechs](#), un blog consacré aux nouvelles technologies de la lecture et de l'apprentissage.

Liens vers les travaux de Marc Bosche :

livres à télécharger :

http://marc-bosche.pagespro-orange.fr/menu5_page10.html

les livres sont accessibles aussi à cette adresse :

<http://anthropologieinterculturelle.googlepages.com/home>

Guy Morant, le 19 septembre 2007.



Au coeur des champs de superconscience

Synopsis

*Au coeur de l'île d'Oléron, bercé par les averses, les brises et le murmure de l'océan, **Marc Bosche** relit Proust en sirotant quelques tasses de thé vert. De ses contemplations de la mer et de l'écriture souvent gaie et vivante de l'auteur du temps retrouvé naît ce livre.*

Encouragé par les méditations essentielles de Proust sur la mémoire, l'ouvrage aborde sur le mode spéculatif le plus libre, sans tabou, credo, ni a priori le sujet sensible de l'intelligence du vivant et de ce qui est à l'œuvre au sein de l'évolution.

Entre technologie et métaphysique, ses hypothèses réconcilieront les croyants et les athées, les chrétiens et les bouddhistes, les amateurs de prospective et de littérature, les férus de science fiction et les « geeks ».

Selon Marc Bosche il pourrait bien exister des champs de superconscience évolués. C'est du moins, selon lui, la principale hypothèse plausible pour rendre compte des énigmes de la conscience et du progrès.

Au cœur de l'expérience personnelle et collective, ils disposeraient cependant d'une interface limitée avec le règne de l'homme. Ils communiqueraient en quelque sorte avec ce dernier par indices et signes afin de se rendre – presque - perceptibles.

Lien véritable entre nos mondes, la pensée serait l'étroite passerelle entre l'homme et les énigmatiques présences hautement évoluées, intérieures et subtiles qui le guident, peut-être.

*L'aventure passionnante de **l'Intelligent design** ? est contée par l'auteur comme une quête et une enquête. L'une et l'autre invitent le lecteur à envisager à son tour ses propres questions et réflexions sur le mystère nodal qui fascine l'humanité depuis toujours sans jamais encore avoir trouvé de réponse satisfaisante...*

*L'auteur a souhaité que ce livre soit d'abord écrit, édité et optimisé pour la lecture sur écran et le partage Internet et, bientôt, pour les lecteurs mobiles **eBooks** à papier et encre électroniques.*



Am caena des champs de superconscience

Sommaire

Avant-propos : une clef en forme de point d'interrogation

- I La rumeur des distances traversées*
- II Quand d'un passé ancien rien ne subsiste*
- III Plus frêles mais plus vivaces*
- IV Les pays blanc des NDE*
- V « Dess[e]in Intelligent » ?*
- VI Les êtres singuliers d'un monde pluriel*
- VII Noir sur blanc*
- VIII Syntoniser le scanner*
- IX A l'ombre des cyborgs en fleurs*
- X L'anthropologie au risque du paradigme des technosciences*
- XI Ghost in the machine*
- XII Réalité augmentée*
- XIII Mémoire cénesthésique*
- XIV Les passagers rêveurs*

Postface : « vous êtes arrivé »

Postface II : Impression de lecture de l'écrivain Jean Even

*Postface III : « Mes questions sont intactes,
elles sont mon trésor. » La réponse de Marc Bosche à Jean Even*

Postface IV : « L'horloger de Voltaire » Impression de lecture de l'écrivain Jean Even

Postface V : « Le mythe de la caverne » La réponse de Marc Bosche à Jean Even

Postface VI : « Cheval de Troie » Impression de lecture de l'écrivain Jean Even

*Postface VII : « No matter how dark the night has been... » La réponse de Marc
Bosche à Jean Even*

*« Mon désir avait cherché avec tant d'avidité
la signification des yeux
qui maintenant me connaissent et me souriaient,
mais qui, le premier jour,
avaient croisé mes regards
comme des rayons d'un autre univers. »*

*Marcel Proust
A la recherche du temps perdu
A l'ombre des jeunes filles en fleurs, II, p.302 (Collection Pléiades)*



Au cœur des champs de surconscience

Avant-propos

Une clef en forme de point d'interrogation

Les religions ont aujourd'hui encore le monopole du discours sur l'au-delà, la métaphysique, le sacré et le lien avec le sacré.

Ce privilège n'a pas été ôté par les sciences, plus proches de l'agnosticisme et de l'athéisme.

Car en niant les images simples du religieux, en révélant l'étroitesse et les contes, la science contemporaine et rationnelle finit par préciser les limites mais, ce faisant, par désigner le fait religieux comme seule habilité aux questions métaphysiques.

En évacuant le frisson du sacré la science a également coupé la branche sur laquelle elle était assise, et qui était aussi sans doute sa question, sinon la question la plus intéressante : celle de l'aventure de la conscience dans l'univers.

De l'autre côté, celui des Eglises et de leurs traditions révélées, rien de neuf à en attendre : des dogmes, commentés encore et encore.

Ni satisfaits de la science, ni des grandes religions, les jeunes gens sont ainsi tentés par les groupes, communautés et sectes qui leur proposent des explications à leurs propres expériences spirituelles. Certaines de ces organisations offrent même les conditions favorables à l'occurrence de tels épisodes intérieurs.

La suite, on la connaît : les adeptes sont invités à payer le prix fort de la dépendance, pour les miettes qu'on leur a données et à sacrifier leur vie « corps, parole et esprit » pour reprendre la formule inlassablement répétée par exemple dans une école du bouddhisme d'origine himalayenne.

On le voit, même si l'ouverture intellectuelle et interculturelle progresse dans la société, cette dernière ne laisse pas beaucoup de place au sain questionnement.

Elle nous garde bien compartimentés entre science et religion, réalité et discours, comme serrés en bas et en haut, à gauche et à droite par des cloisons, bien enfermés en somme.

Que nos contemporains s'adonnent alors au culte du confort matériel, de la consommation et de la prospérité n'est pas étonnant.

Les autres ouvertures ont été bouchées. Il reste « qui veut gagner des millions », Pop Idol et la vie des « People » à singer.

On a verrouillé les portes et les fenêtres de l'éveil. Et les personnes vivent désormais comme closes dans des boîtes séparées les unes des autres.

Elles sont apeurées à l'idée d'aller à la rencontre de « l'autre » et effrayées aussi à la perspective de plonger au cœur du mystère du « je ».

Egoïsme, froideur, calcul en sont les conséquences.

Les remèdes sont simples et pas toujours bien connus, car ils sont trois à prendre : relation, éducation, initiation. Et la pilule est parfois amère.

La relation c'est l'ouverture au monde et aux autres, la découverte de l'amour. L'éducation c'est les concepts, le langage, la culture : pouvoir mettre des significations sur du sens.

L'initiation c'est, en solitude, aller à la rencontre du silence et sentir ce qui vient lorsqu'on frôle les limites habituelles.

Ce petit livre paraîtra bien immodeste. Tant pis, je suis prêt pour la critique et elle vaudra mieux que l'indifférence glacée.

Ces pages suggèrent ce qui peut émerger lorsque relation, éducation et initiation se conjugueraient.

La science se met alors à parler du sacré. Et le mystère en retour commence à s'intéresser à la technologie.

Surgissant de la contemplation, notre existence et notre monde semblent autrement fondés.

Et en nous l'indicible et l'imperceptible ne sont plus absence ni néant.

Et la surprise vient en chemin...

Ces pages ne donneront pas de clef satisfaisante, car l'auteur n'en dispose pas, mais pointeront du doigt l'existence de quelque serrure.

Et cette serrure peut s'appeler « intelligent design ? »

Quant à la clef, elle a la forme du point d'interrogation que nous avons mis à côté.

Nous suggérons à chaque lectrice et à chaque lecteur de se saisir de ce point d'interrogation et d'introduire sa jolie clef.

Une serrure c'est avant tout le chas de la serrure, sa béance, comme un espace voûté et nocturne. Et puis autour se dispose et s'active un mécanisme très complexe, d'une technique qui nous échappe toujours un peu.

Par l'initiation nous avons accès au chas de la serrure. Même s'il nous est difficile de comprendre ensuite le mécanisme, par l'éducation nous pouvons l'entrevoir, le supposer, l'imaginer. Enfin la relation est indispensable pour communiquer ce que nous avons entraperçu.

Car sans cet amour de la vie, du monde, de la nature et des êtres, nous n'aurions aucun motif de nous exposer ainsi, voire de nous tourner en ridicule avec la folle théorie qui va suivre...

Nous sommes partis de cette ouverture presque ronde et bleue nuit de la serrure. Nous l'avons rencontrée en solitude. Nous vous invitons à y insérer, comme nous l'avons fait, le point d'interrogation ouvragé en forme de clef.

En tournant ces pages, nous vous encourageons à tourner aussi cette clef du questionnement.

Après, les déclics et les ouvertures seront vôtres. Et peut-être les raconterez-vous à votre tour dans votre livre...

*Ne réfléchissez pas trop fort :
Ils pourraient vous reconnaître.*

*Ne priez pas si profondément :
Ils risquent bien de vous exaucer... un jour.*

*Ne rêvez pas des choses impossibles :
Ils adorent les faire advenir dans notre monde.*

*Les accomplissements des hommes
Sont leurs rêves & leurs songes*

*La conscience humaine la plus claire
Est leur plus obscure nuit*

*Leurs racines
sont nos fleurs*



Au cœur des champs de surconscience

I

La rumeur des distances traversées

Je suis arrivé à l'île d'Oléron sous des trombes d'eau. Ces quinze jours de vacances commençaient.

La maisonnette blanche était comme à l'accoutumée. J'installai mes cahiers d'écriture sur la table de la véranda. Trois étaient destinés à ce livre : bleu, vert et rouge. Ils avaient été achetés au superU local...

A côté des cahiers trônaient les volumes I et II d'*à la recherche du temps perdu*. Les œuvres de Marcel Proust m'avaient été offertes en Pléiades. J'en étais arrivé à relire les « Jeunes filles en fleurs » et à redécouvrir ainsi les vacances à Cabourg de Marcel Proust quand il était jeune homme. Des textes que j'aimais et qui étaient comme un miroir de mes propres séjours à la mer.

Le thé vert infusait. Seize heures trente. Irais-je à la plage, en dépit de la bruine qui mouillait désormais l'île ?

Je ne détestais pas ce temps de pluie, d'abord les averses, puis cet après-midi les gouttelettes fines.

Bien au contraire cela me détendait et apaisait le rhume des foins, mon mauvais ami de ce mois de juin.

Mais qui pourrait bien lire bientôt ces pages, écrites d'abord au feutre noir sur les grands carreaux du cahier bleu ? Il faudrait que toi lecteur, lectrice, tu trouves le chemin de cette publication, peut-être sur Internet...

Le livre papier était en effet déjà un objet désuet. D'ici quelques années les lecteurs de livres électroniques auraient balayé l'invention de Gutenberg. On téléchargerait les bouquins sur Internet. On les lirait sur un écran flexible et nomade.

L'édition de papa, pardon... de papier, vivait ses dernières années. Personnellement je ne pleurerai pas. Le monde de l'édition était devenu une ombre de lui-même. Ce tigre de papier dont le capital était parfois détenu désormais par quelques marchands d'armements n'avait tout simplement plus assez de courage pour vivre.

Ce vent de nouveauté y mettrait un excellent coup de balai. Chacun pourrait se publier et avoir les mêmes chances d'être lu, grâce à la rencontre d'Internet et de ces petits lecteurs nomades de livres électroniques...

Demain d'autres lecteurs plus jeunes se souviendraient à peine de ce que fut le papier. D'un clic ils afficheraient l'encre électronique d'une page. D'un autre clic, ils tourneraient cette feuille de papier virtuelle. Leur bibliothèque tiendrait sur une petite carte mémoire insérée à la base de leur « eBook reader » *made in China*.

Adieu Pantheon books, Gallimard, Grasset, POL, Actes Sud et Flammarion !

Peut-être certains figureront après demain au tableau de chasse de Lenovo, de Samsung ou d'Apple...

Ces fabricants d'ordinateurs commercialiseront le livre comme certains le font déjà des tubes de musique avec leurs plateformes sur Internet et leurs petits lecteurs de fichiers mp3 mobiles.

A moins que le rachat des éditeurs prestigieux de livres, vidés de leur contenu, ne tente aussi Sony, Sega ou Nintendo, grands fabricants de jeux vidéo et des consoles électroniques qui vont avec.

Après tout produire une console de jeu vidéo ou un lecteur de livres électroniques, cela ne fait pas de vraie différence...

C'est pour toutes ces raisons que je ne regardais plus le jeune Marcel Proust du même œil.

Je savais que notre époque était, elle aussi, révolue comme l'était celle qu'il nous raconte dans « La recherche ».

Mes souvenirs, mes expériences, mes livres seraient aussi les bastions et les citadelles dérisoires d'une bataille perdue d'avance.

La puissance de la vie, l'intelligence des machines, le renouvellement des générations plus aguerries aux nouvelles technologies allaient balayer ce monde si patiemment élaboré.

J'appartenais au monde ancien, même si tel Proust émoustillé et décoiffé à bord de l'une des premières automobiles, je survais déjà et comme tout le monde – ébloui - sur les vagues de la *cybermodernité*.

Mon temps venait à sa fin. Le terme de la civilisation du papier annonçait que la page de mon monde serait bientôt tournée, ou plutôt que le livre en serait refermé.

J'avais juste de temps d'écrire.

Juste le temps de confier au glissement du feutre sur le papier l'émoi fragile et transitoire.

Que subsisterait-il d'une éducation, des valeurs de ma famille, des images du monde englouti ?

Face à moi, accrochée à un pilier de la véranda, une bouée de marine décorative blanche et bleue portait la mention : « *bienvenue à bord* ».



Au cœur des champs de surconscience

II

Quand d'un passé ancien rien ne subsiste

Le soir est venu et j'ai tiré les rideaux bleus de la véranda. Au loin vient le souffle du vent. Deux filles passent sur la route à côté, à vélo, en riant. Avec l'ombre s'élève l'esprit des confidences.

J'ai quitté voici dix ans une situation stable qui me voyait établi jusqu'à la retraite. Professeur de sciences humaines dans une grande école, j'avais ce que j'avais désiré.

Et je me rendis compte surtout que *j'attendais*.

Ma vie était devenue attente, attente du prochain jour de repos, du week-end à venir, du voyage en province, ou au bout du monde...

J'existais ainsi dans les interstices de ma vie, et non dans sa substance. J'acceptais cela parce que je touchais un bon salaire, j'avais un bon travail et des étudiants brillants.

Tous, mes collègues et moi *attendions*. Nous attendions que la vie passe, puisque nous étions payés pour cela.

Un jour j'ai pris la poudre d'escampette.

Un vieux moine tibétain m'a pris sous son aile. Je suis allé dans son monastère, me suis fait raser la tête. Vêtu d'une robe rouge j'ai suivi ses pas. Je ne l'ai jamais regretté.

Aujourd'hui il est parti. Déjà. C'est le premier être aussi cher que j'ai perdu. On découvre que chaque disparition restera inconsolable.

Même si je n'ai pas aimé le monde ritualiste qu'il a légué, en partant, à ce pays d'Occident, il est ce qui m'est arrivé de meilleur dans cette vie d'adulte.

Même si le lamaïsme ne vaut pas mieux que l'élitisme de ma « grande école », l'homme qui l'incarnait était bon.

Son image revient sur l'écran de la mémoire. Un visage aimable. La confiance. La connaissance. Autant d'impressions que son souvenir évoque.

Aujourd'hui j'ai laissé le bouddhisme. C'est une religion. Son idée que la vie est souffrance est un contresens. C'est d'autant plus évident quand on a, ne serait-ce que fugitivement, éprouvé comme la vie humaine, chacune d'elles, est unique et précieuse.

Aucune vie ne ressemble à aucune autre. Et sans la vie que serions-nous ? Non, la vie n'est pas souffrance, mais opportunité, chance extraordinaire, miracle chaque jour renouvelé de la conscience, et mystère intact.

Le bouddhisme a donc logiquement échoué, à partir de ses prémisses philosophiques erronées, d'abord en Asie, puis aujourd'hui en Europe. Il a fabriqué des disciples, des dévots, et mêmes des nouveaux néo-fondamentalistes. Il s'est désenchanté.

J'ai ainsi quitté la vocation d'un métier, puis celle d'une vie monastique qui me plaisaient pourtant l'une et l'autre.

Que me reste-t-il ?

« Mais quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable l'édifice immense du souvenir. » (Marcel Proust, *du côté de chez Swann*)

Ce qui reste, cette quintessence du temps vécu, s'élève ainsi que Proust l'écrit dans *du côté de chez Swann*. Au quotidien, au gré des sensations, des rencontres, des situations nous voyons revenir le sens de ce que nous avons déjà vécu.

Nous voyons bien qu'il n'est plus temps pour nous de découvrir le monde ou de défricher ses territoires.

Non, bien au contraire, chaque regard, chaque anecdote de notre quotidien mature est aussi le code d'un trésor.

Enfoui depuis le passé, il émerge enfin.

Cette deuxième moitié de la vie est faite comme un rébus. Et nous avons déjà en poche toutes les énigmes que la jeunesse nous donna.

Survient l'illumination du sens, d'instant en instant, ou plutôt : de temps à autre. Et c'est la belle conquête de l'homme, avec ses aimables surprises.

La vie nous a initiés. Ses mystères apparaissent parfois au grand jour. L'odeur, la saveur, la texture, la vision ou la sonorité deviennent des autels.

Un visage, une pensée nous éveillent désormais, en laissant revenir de l'oubli le message que d'autres visages, d'autres pensées inspirèrent.

Enfant, adolescent, jeune homme nous nous étions remplis les poches de souvenirs. Et aujourd'hui voici que tels des ombres de ce que nous fûmes, nous existons grâce à eux.

L'enfant n'est plus, mais les coquillages qu'il a ramassés sur la plage parlent la langue de la géométrie. Les bonheurs que l'adolescent a butinés racontent aujourd'hui l'Histoire. Les amours que le jeune homme a éprouvées connaissent désormais mieux le cœur des êtres et les sondent sans effort et sans désir.

Je ne suis plus qu'une sorte d'herboristerie, emplie de simples dans de nombreux tiroirs.

Ma nature s'est évanouie, et il ne reste que les échantillons heureusement prélevés lorsque le soleil était encore à son lever, et que la rosée nimbait la campagne.

Un fantôme, sans doute, voilà ce que je suis.

Un peu d'esprit qui poursuit sa route, ivre de ce qu'il a été au contact du monde.

Libre, sans doute aussi de cet univers qui a cessé de le nourrir.

Saturé de mémoire, débordant de significations, je peux enfin regarder un monde que je ne comprends plus.

Ou plutôt que je comprends trop bien pour souhaiter m'y compromettre.

Spectateur du temps qui passe, je dis « Oh ! » quand sa folie me navre et « Ah !! » lorsque je suis séduit par son intelligence et ses trouvailles.

Et je regarde avec incrédulité les jeunes gens dans les *fast foods*, me disant que je ne comprends plus rien à leurs existences.

Je ne sais si c'est moi le fantôme, ou si c'est eux les ombres, vivant un songe en noir et gris.

Je préfère ma place à la leur.

J'aime mieux faire ces incantations, littéraires : « Ouh ! Ouh ! » drapé dans mon drap noir, celui de l'observateur, comme Belphégor, plutôt que de me confondre avec le jeu d'ombres du monde aujourd'hui.

Car ce dernier est fait de tons de gris. Les hommes et les choses s'y sont étreints et confondus.

Ce décor est un peu sinistre, je n'y vois plus guère palpiter, libre, la vie.

Cette dernière est asservie, fondue avec la machinerie qui a de plus en plus remplacé la civilisation.

En revanche, dans mes souvenirs vibrent encore les fleurs de la liberté, de la passion et du sourire.

Des enfants y sont paisibles. Les êtres, tendres. Et le climat, tempéré.

Intact, du monde de la mémoire s'élèvent les images claires, douces, chaleureuses et transparentes d'un monde illuminé par la beauté du souvenir et nimbé de la grâce de sa recollection.

L'eau frémissait sur le gaz et l'infusion de tilleul sera bientôt prête.

En relisant le chapitre je me dis que, cher lecteur, chère lectrice, tu auras le droit de me considérer comme une personne un peu dépassée.

Je me prends pour un sujet sage et averti et ne suis que nostalgique.

Il n'en reste pas moins que je ne comprends plus grand-chose aux gens que je vois manger en ville. Cela m'intrigue. Quelque chose s'est passé, qui m'a échappé, et voici que l'humanité que je vois vivre devant moi m'est devenue incompréhensible.

Les jeunes ont l'air vieux. Les vieux ont l'air jeune.



Au cœur des champs de conscience

III

Plus frêles mais plus vivaces

Le tilleul est bon. Et on entend toujours au loin le mugissement du vent et des vagues qui se confondent en un souffle continu.

On pourrait croire que les chapitres qui précèdent sont le bilan désenchanté d'un témoin atteint par la dépression ambiante. En réalité ce n'est qu'une facette, que l'aspect le moins satisfaisant de notre expérience.

Par bien des aspects essentiels le monde et les hommes sont plus avancés aujourd'hui qu'il y a quelques décennies à peine.

Aux avants postes, il y a la science et la technologie. Et je ne ferai pas l'affront au lecteur d'énumérer les domaines où la vie est améliorée, plus confortable, grâce à leurs innovations. Car chacun le constate aussi.

Certes, le nombre des humains sur leur planète, en augmentant révèle les contradictions de leur projet, voire ses limites et l'éventualité d'un terme à sa croissance physique.

Mais cette humanité qui fonce vers les dix milliards et que nous avons connue à deux, est aussi une collectivité plus maillée, plus riche de ses connexions plus nombreuses.

Chaque être connecté au réseau intelligent de la planète, un peu comme les neurones d'une intelligence partagée de plus en plus grande, fait qu'inexorablement la conscience progresse et augmente.

Le prix, outre l'épuisement de la terre, est que nous nous ressemblons aussi de plus en plus, comme autant de cellules moins différenciées d'un même vaste corps conscient, d'une unique conscience.

En cela oui, la machine a pris beaucoup de place. En cela oui, avec Internet, Google, son Web sémantique, et les réseaux d'ordinateurs nous sommes déjà reliés dans un vaste champ de conscience cybernétique.

Mais le progrès collectif revient aussi vers chacun, ne serait-ce que par exemple grâce à ces cybercafés qu'on trouve aujourd'hui même dans les contrées les plus déshéritées.

Je ne dis pas que la misère et la pauvreté ne seraient pas préoccupantes. Juste que tout n'est pas sombre.

De plus en plus nous formons un monde soudé. Nous n'ignorons plus grand-chose de la vie et des malheurs des autres au bout du monde.

Imperceptiblement nous devenons de plus en plus semblables.

L'unité de ce monde pluriel apparaît, inexorable, au prix d'une perte des singularités de ses êtres.

Ce que nous avons perdu d'un côté, nous est comme rendu de l'autre. A l'affadissement des esprits répond la vitalité des technologies partagées. Même aux « tristes tropiques » que déplorait l'ethnologue Lévi-Strauss se répand le confort pour des êtres de plus en plus nombreux.

Si nous fonçons vers le désastre, ce qui n'est pas absolument certain, au moins filons-nous de plus en plus vite et ensemble, comme un seul homme.

Modelés par la ville uniforme, par des modes de consommation de plus en plus semblables partout, par le marketing global et par sa télévision les citoyens de la Terre se ressemblent. Et qui se ressemble s'assemble. Ils peuvent commencer à envisager un projet commun à leur grande et nouvelle famille.

Faut-il regretter comme Lévi-Strauss la perte de la typicité et des couleurs locales ? Bien sûr, mais pas trop. L'émergence d'une humanité autrement plurielle, unie par son interconnexion, peut aussi nous réjouir et susciter sinon de nouveaux enthousiasmes du moins des perspectives encourageantes.

Tandis que je bois le thé vert qui a succédé au tilleul dans ma tasse, le matin se lève. J'entends une voiture démarrer. Là-bas un coq chante. La vie continue. L'avenir n'a jamais paru aussi excitant qu'à l'heure où il faut découvrir de nouvelles sources d'énergie qui seront utiles à tout le monde.



Au coeur des champs de surconscience

IV

Le Pays Blanc des N.D.E.s

Décidément la pluie s'est invitée sur l'île. Les ramures reverdies ondoient, tandis que les bruits de l'eau viennent de toute part.

Les chéneaux qui courent le long de la véranda chantonnent. Au loin, sur la route, les voitures font jaillir des flots répandus, en un chuintement renouvelé.

Cher lecteur, chère lectrice, le seul vrai changement au décor en cette fin de matinée, c'est le thé Darjeeling à la cassonade qui fume dans sa tasse à côté de ce cahier bleu d'où je vous écris.

Il y a quelques années j'ai approché les circonstances de la mort. C'était ce qu'on appelle « expérience de mort imminente » ou « expérience au seuil de la mort ».

En anglais le vocable est déjà familier : N.D.E pour « Near Death Experience ».

A quelques mois d'intervalle deux moments critiques se sont produits.

A chaque fois j'ai bien cru ma dernière heure venue.

Les images de ces instants se sont déjà un peu dissoutes. J'avais heureusement écrit le récit de chacun. Il sera plus fiable que ma mémoire d'aujourd'hui. Les voici.

« Il constata, en y entrant, qu'il s'agissait d'un puissant jaillissement qui s'élançait, comme d'une source vive [...], pour retomber dans le poudrolement de milliers d'étincelles [...] ; cette jaillissante colonne avait l'éclat splendide de l'or en fusion ; rien, pas le moindre murmure ne se faisait entendre : cette grandiose féerie baignait dans un silence saint. » Novalis

AVRIL.

On m'envoya à l'Hôpital Public afin d'y faire les analyses. J'étais dans une période d'asthénie et d'épuisement.

Là, à cause d'une grève, je restai sans pouvoir boire, allongé sur la civière. Sans nourriture depuis le matin, mais surtout sans eau, mes dernières forces, déjà entamées par cette journée épuisante, s'étaient donc enfuies.

Sur ma civière, entre veille et sommeil, je me sentis partir, c'était donc cela la mort me dis-je, détaché. En effet sans la moindre peur, ni la moindre douleur, je percevais un grand bien-être dans ce hall d'hôpital, comme si je comprenais intimement que c'était un endroit utile.

J'étais lucide, et j'entendais distinctement et précisément les conversations autour, et me souviens encore convenablement aujourd'hui de leurs sujets. Il y avait de grands posters représentant des paysages

d'îles tropicales au mur. Je pressentais même le rayonnement d'une machine de radiographie située à quelques mètres de moi. Mon pauvre corps ne réagissait plus, et je me sentis en quelques instants m'élever à plus de deux mètres au-dessus de mon corps. Il ne subsistait presque plus de lien avec lui.

Me voilà flottant comme un nuage d'or invisible dans ce hall à haut plafond, au-dessus du faible corps abandonné, sans personne pour s'en occuper, à cause de la grève du personnel.

J'étais donc en train de mourir ici, sans attirer l'attention, et je partais uni à ce rayonnement doré et noble, à cette présence « céleste », « sacrée », si bienveillante et consciente, mais diffuse et sans doute invisible aux yeux des autres. L'expérience était réelle et pas hallucinatoire, j'en avais la certitude.

Le temps passa, ou s'arrêta, mais je ne pouvais en apprécier le cours, il me sembla que les instants se faisaient spacieux. Je sentis que je venais de dépasser une limite, de franchir un point de non-retour...

Il me fallait suivre cette réalité rayonnante, joyeuse, paisible, tranquille, unifiée et douce dans ses « mondes », peut-être, dans son propre voyage, me fondre en elle, m'y dissoudre, ou m'y adjoindre comme un peu de sa lumière, et laisser ce corps et cette vie désormais.

Cette lumière d'amour, d'une qualité pas tout à fait « terrestre », était donc une des clés de vie. Car même mourant dans mon corps, j'étais toujours bien vivant dans ce plan subtil, et comme heureux de l'être.

Ayant imprégné discrètement mon corps, sa matière organique, ce rayonnement ineffable, inconditionnel, non référentiel, cette énergie de grand respect et de haute valeur, avait donc donné à l'humain que j'avais

été sa véritable humanité, en lui étant prêté pour la durée de son existence...

Je pouvais ainsi me reconnaître dans cette parenté, et apprécier ce que j'étais : un être mis au monde par le soin ou par l'entremise de ces présences plus conscientes et plus parfaites, ou plutôt de cette présence singulière, une, silencieuse, lumineuse et presque placide...

À la fois un peu matière, mais aussi un peu énergie et un peu esprit, le nuage doré et diffus était-il aussi un artefact, une bouffée de vitalité profonde libérée par un art ou une science de la vie qui me dépassait ? Impossible de le savoir. C'était un peu de moi qui retournais vers cela ou plutôt vers Celui-ci.

Mais qu'elle fût naturelle ou qu'elle fût produite par une « science-art-sagesse » extra ou supraterrrestre, la majesté de cette douceur était celle d'une conscience beaucoup plus vaste et bien plus évoluée que la mienne.

Voilà ce que je découvrais à ma manière. Pour moi aussi, ce départ de la lumière de la conscience hors du corps, signifiait la fin de ma vie physique. Mon espace et mon temps humain étaient caducs ici, dans cette ouverture et cette lumineuse absence de forme fixe.

Je n'avais pas d'émotions à ce sujet, même pas un regret, juste une évidence. La compréhension était claire. La pensée, très vigilante et paisible. Il ne pouvait pas s'agir de schizophrénie, il n'y avait d'ailleurs pas de souffrance, ni de distorsion de la perception. La réalité était perçue de manière assez complète et l'image de mon corps n'en était pas affectée.

Il ne s'agissait pas non plus d'un de ces phénomènes d'autoscopie où des malades mentaux se voient parfois eux-mêmes à distance, je ne percevais

aucune dépersonnalisation, étant au contraire vraiment présent en ces instants qui semblèrent s'étirer...

Enfin il ne s'agissait pas d'autosuggestion, visiblement, puisque moi qui étais bouddhiste, je ne trouvais là aucune confirmation tangible de mes croyances. Nul bouddha blanc, rouge, vert ou bleu, ne m'attendait au-delà de ma vie humaine !

Quant à la doctrine de la réincarnation, à laquelle j'avais pourtant adhéré depuis longtemps, je n'en eus aucune confirmation, aucun indice, en ces instants... Il me fallait donc accueillir une évidence spirituelle sans étiquette, plus universelle, et très libre de mon propre conditionnement religieux.

Enfin je n'arrivai ni au paradis, ni en enfer, ni dans un purgatoire ! J'étais, tout simplement, un peu de cette énergie « lumineuse », qui avait été immergée, incarnée dans cet aimable et fragile corps de chair.

Elle rejoignait cette vaste lumière, sans visage, et cependant consciente à trois cent soixante degrés, de tout l'espace autour... Une bien belle rencontre, ma foi.

Mais un frémissement s'empara de moi : partir ou revenir, à nouveau la question se posait, et ce fut revenir qui m'attira vers le corps en bas, je retrouvai la conscience, revivifié, allongé sur la civière.

Deuxième expérience de mort imminente, trois mois plus tard. Je suis alors en période contemplative à la maison, dans une campagne paisible.

JUILLET.

Les heures du milieu du jour sont encore au zénith. Je m'étends sur le tatami. La relaxation qui ouvre les portes de l'attention et du regard intérieur s'élève. Le souffle se ralentit. Le monde semble diaphane et les aiguilles de la pendulette sont comme arrêtées. Une brise flâne par les volets entrouverts.

Quelque chose se passe.

Un oiseau s'agrippe sur le chambranle de la fenêtre, et lance son chant : surprise. Il vole dans la chambre et, quelques instants, se pose sur ma mince couverture. Je sens ses petites pattes sur moi, à travers le coton blanc, et je ne bouge plus. Il chante ! Il chante dans ma chambre, perché sur moi !

J'aimerais garder ces moments, les voir s'étirer, et y faire, moi aussi, mon nid. Mais le temps attire ce visiteur ailé, qui s'envole et, mû par le phototropisme du soleil, jaillit vers le ciel pâle des chaleurs estivales.

Le fil de ce rendez-vous avec les anges du bien-être continue cependant. Le principe conscient se meut alors. Comme soulevé par une activité qui lui serait propre, il s'immobilise au-dessus de mon corps. Ce dernier est à la fois sous le charme protecteur de cette nuée d'or tactile qui stationne à un mètre au-dessus de ma forme physique, allongée paisiblement sur ce lit blanc.

La conscience est donc à la fois dans ce halo pailleté, et dans ce corps qui a un lien avec lui.

On dirait que la sagesse de mon corps s'en est extraite pour quelques instants.

Je les contemple, intérieurement, depuis mes membres assoupis, comme un spectateur rivé à son balcon.

Dois-je partir ? Ma vie est-elle achevée ? Les heures et les jours ont-ils trouvé ici leur achèvement ?

Il me semble communiquer avec ce champ de conscience lumineuse, là, juste à portée de moi. Il se peut que ce soit une sorte de leçon.

La vie est ici dissociée en sujet de lumière et en corps organique, afin de me montrer que nous ne sommes pas vraiment cette évidence de machine biologique pensante. Autre chose s'est mêlée, à nous humains, et nous donne la capacité de vivre. Ce corps de lumière sans forme qui luit au-dessus est doté des caractères de la sensibilité, et peut-être d'une certaine « connaissance ».

Mais que sais-je, après tout, de la connaissance ? Rien de plus que cela : il est à la fois une essence de soi, et un aspect personnalisé d'une Humanité interdépendante et unie, de l'intérieur.

Il appartient aux autres, mais il m'est personnellement accessible. Il est mon identité la meilleure sans doute, mais il est aussi le messenger des autres, car eux aussi partagent cette sagesse et ce regard sans visage.

Bien sûr je reconnais la métaphore que les Chrétiens, par exemple, adoptent pour rendre compte de leur foi, et peut-être, pour certains, de leur expérience. Il me faut aussi découvrir que le bouddha n'est pas loin, non plus ! Il est peut-être une image qui doit garder son sourire, puisque

ce que je découvre, animé de ce souffle délicat de l'or conscient, est l'aimable visage de la paix.

Mais, il m'apparaît aussi que le culte bouddhiste est une aimable restriction de la connaissance. Pour le bouddhiste que j'ai été jusqu'à cet instant, c'est la fin de la dévotion exclusive à la tradition asiatique : mon corps est mis au monde et accompagné par d'autres subtiles réalités, mais il n'est pas d'exclusive orientale.

Car ce que je vois au-dessus de mon corps, ce qui sourit sans forme, cette lumière dorée et fluide, n'a pas de nom, de religion, de mot, ni de préférence. Il est donc sans valeur pour moi désormais d'affirmer un bouddha élitiste. Tout cela n'est qu'une question de dénominations, de vocabulaire, sans doute de foi et, en ce qui me concerne, sans aucune nécessité, dès cet instant que je vis, là.

Je découvre de l'intérieur un peu de l'universalité de la condition humaine, une beauté, quelque chose de plus qui nous prolonge dans d'autres réalités, et la limpidité de son or volatil.

Je reconnais, en ces instants, la part de vérité que contient tant le bouddhisme, que le christianisme, que le judaïsme, que l'islam : il y a une relation subtile à tout le corps de l'humanité qui dépasse l'incarnation charnelle et sa limite des sens.

Ce lien, cette intimité ne sont pas connus de notre science expérimentale. Il est donc naturel que je découvre aussi la valeur de l'agnosticisme : je ne trouve nul dieu à barbe blanche, nul credo de papier, nul dogme en lettres de feu, en ces instants.

Il est bon aussi de regarder la vie sans religion, si cela nous ouvre à la réalité, à la bonté. Enfin les athées qui croient au corps, à la puissance de l'intelligence, à la force de notre volonté, de nos apprentissages, ont aussi

leur bonne raison de croire en ce temps, ce corps, et ces opportunités qui vont de la naissance à la mort.

Il me faut reconnaître que ma conscience est liée à la vie, à ce corps physique. Si je quitte cette enveloppe, si patiemment éduquée, nourrie, lavée et reposée chaque jour, ma personnalité disparaît, je ne suis qu'un souvenir pour quelques amis.

Comment pourrais-je mobiliser l'intelligence, le sentiment, sans cerveau et sans cœur ?

Comment pourrais-je éprouver le désir et la prudence, sans membres et sans mains ?

Comment pourrais-je m'émouvoir d'une fleur de pâquerette, sans yeux, sans nez et sans lèvres pour y poser un baiser ?

Les athées ont donc raison : il faut vivre. Il faut réussir. Il faut tailler une petite encoche dans l'univers, juste quelques décennies pour laisser une trace de lumière, pour avoir conquis le droit de se reposer...

Tels des papillons diaphanes, nous n'avons qu'un seul printemps pour être.

Tels des éphémères, nous ne possédons que le jour et la nuit pour vibrer et voler, pour toucher la chaleur et la fraîcheur, pour humer les senteurs de la nature et pour traverser l'univers.

Ainsi se réconcilient le bouddhisme, le christianisme, le judaïsme, l'islam, l'agnosticisme et l'athéisme en ce moment au seuil de la vie et de la mort.

Face à ce « soi » qui s'élève, et me montre que je suis imprégné de lui, sans que je le détecte d'habitude au quotidien, je vois bien que le corps a besoin d'autre chose que de nourriture et de thé.

Il porte une autre réalité, peut-être un autre monde, d'autres évolutions. Me voici peut-être quant à moi dans la relation à quelque mystérieux, bienveillant et anonyme « seuil. »

Ne faut-il pas une présence attentive et sophistiquée pour me permettre ce long rendez-vous avec ce flot d'or impalpable ? Cette beauté se révèle, nue, en un halo de luminosité majestueuse.

La science a cependant raison, je le sens, de ne pas exposer ces mystères du « soi » : ils seraient dévoyés. On en ferait des expériences à médiatiser, une banale technique du marchandisage...

Alors je remercie discrètement les scientifiques de ne pas encore savoir que le corps est la partie dense d'un monde subtil, sage, complexe, multiple et uni tout à la fois, infiniment plus évolué que notre esprit humain...

Ils protègent chacun, dans sa fragile évidence, de cette manière, dans ce silence qui est gardé sur l'essentiel... Mais, en ces minutes initiatiques, la question se pose : dois-je rendre mes armes et partir ? Dois-je laisser la vie ? Est-ce le moment ?

La présence d'une personne rencontrée dix années auparavant, et plus jamais depuis, Monique D., apparaît en ces instants.

Cette personne, je ne la connais pas beaucoup. Mais je l'avais considérée alors comme très correcte et d'une haute moralité. Elle a consacré du temps à enseigner et éduquer au sein d'un mouvement social. Je suis surpris de constater sa présence « intérieure » en cet instant, et de sentir que peut-être, elle protège ma vie...

Deux possibilités sont, en effet, disponibles. La première est celle qui est issue de mon apprentissage de moine novice au contact du monastère bouddhiste.

Elle prône le détachement, le don de soi altruiste et le renoncement au monde. Il faut s'élever vers les « champs purs des bouddhas ». Il faut donc aspirer à s'unifier à des divinités tutélaires de ces mondes », et même « se sacrifier pour leurs Protecteurs du bouddhisme ». Imprégné de ce sage « lâcher prise de l'ego », je me confie à ces instants.

Je suis cependant exposé à une autre possibilité, plus utile. Il ne me faut pas partir ! La vie est précieuse. Il me faut continuer, incarner des mots, des rêves, des idées, et jouer un peu sur un clavecin baroque, quelques-unes de ces sublimes musiques entendues en songes... Je dois donc assumer ma condition humaine. Je me dois de vivre.

Les deux perspectives apparaissent étonnantes, simultanées. D'un côté, je peux me fondre en ce halo limpide, qui stationne au-dessus de mon corps, clair, brillant. Je pressens, avec certitude, que je continuerais, dissous en lui, l'aventure de la conscience dans la vastitude de l'univers. La mort du corps ne serait pas tout à fait un point final.

La vie continue dans l'esprit, comme une énergie parcellaire d'une essence plus évoluée qui existe, agit et se fond, fluide, dans le cosmos. Mais le moi, mon sentiment d'exister, d'être, ce qui dit « je suis », serait probablement transformé dans cette expérience « désincarnée ».

Et la jubilation de cette continuité spirituelle serait-elle alors étendue à tout l'univers ? Alors, existerais-je quand même ?

Serais-je en mesure d'éprouver la suite de la vie ? Sans limites physiques, dépourvu de la pesanteur, des petites préoccupations humaines, aurais-je l'identité de Marc Bosche, permettant de garder la continuité au-delà de la mort ?

Je vois aussi que cette vie humaine, ici et maintenant, est encore plus précieuse...

Cette perception se fait, en effet, dans deux plans différents. C'est le corps qui me donne le support indispensable à cette conscience. Il me semble que « Marc » disparaîtrait de manière irréversible, au moment où son corps arrêterait de produire ses images du monde.

Le principe subtil s'extrairait-il entièrement, le corps sombrerait aussitôt dans l'inconscience et c'en serait fini d'un humain. Je découvre ainsi la réalité de la finitude, la mort, que connaissent bien les Terriens.

Et cela donne raison à Sartre qui affirmait à travers un de ses personnages littéraires : « Le ciel est vide, Dieu n'existe pas. » Je partage donc cette évidence, sans trouver cela très agréable. La mort est réelle. Le corps nous donne notre identité.

La fin de nos cinq sens nous obligerait à disparaître. La possibilité de revenir se fondre dans un plan invisible est un réconfort, certes. Il faut reconnaître aux religions ce mérite.

Mais, il me semble que s'identifier à la parcelle, ou à l'essence primitive, s'unir à ce flot de lumière vive, serait une manière de se dissoudre et peut-être aussi de... mourir à soi-même. Qui sait ? Cette conscience lumineuse dure-t-elle, continue-t-elle longtemps ? Rien n'est moins sûr. La vie est de loin préférable à la mort.

Alors, sans que je le décide, il m'apparaît que cette eau de vie dorée, qui vogue au-dessus de mon corps, à un mètre, ou un mètre cinquante, environ, me « dit » de ne pas faire maintenant son voyage dans les plans subtils.

Il serait possible, bien entendu, de me fondre en sa luminosité. Je pourrais laisser ma conscience s'envoler et se mêler à ce « champ » immatériel. Je pourrai revenir à son expérience, et renoncer à celle d'humain, qui m'a été généreusement « prêtée » pour cette vie...

La vie, qui rayonne ici, me montre autre chose : le sacrifice que j'ai accepté dans mon style de vie contemplative est conforme à une religion. Mais ce don de soi total m'est restitué maintenant.

Il m'est rendu, afin que je continue ma course sur la Terre. Il me faut donc revenir, raconter ce que j'ai vu, connu, compris, en ces instants privilégiés, et être un citoyen de la Terre, comme tout le monde. Il se peut même qu'en ces instants, il me soit aimablement souligné le besoin de bien vivre, pour chacun de mes congénères, y compris pour moi-même.

Il me faut donc renoncer à l'image sacrificielle, religieuse, où le meilleur allait vers un idéal dévotionnel, une imagerie, avec ses bouddhas dorés. Il me faut accepter ce que le nuage d'or vivant me fait. Il me ramène sans ambiguïté à mon corps, et se dissout.

Il m'enracine à nouveau, et puis disparaît comme par enchantement. Où est-il ? Je n'en ai pas la moindre idée, aujourd'hui ? À l'intérieur de moi ? Un peu, mais pas nécessairement. À l'extérieur de ce corps ? Sans doute, chez tous les autres, mais peut-être aussi dans les étoiles, le soleil et la voie lactée !

Je retourne donc sans déplaisir vers une vie, une humble vocation à assumer, et vers le destin de tout être humain. Et je mets bientôt les

objets de la foi, mes bibelots rituels du bouddha, dans un endroit paisible de la maison. Je les y range avec gratitude, sans plus m'en soucier que d'une guigne, y compris mon fameux moulin à prières électrique !

En revanche, je sors ma clarinette d'ébène de son étui, ma flûte alto baroque en palissandre de sa boîte de satin.

J'installe dans mon salon de musique blanc, au vaste parquet de chêne massif, mon clavier Yamaha et choisit une tessiture baroque pour l'accorder.

Je déploie mes belles partitions des *quattro stagioni* commentées par Vivaldi, et celles de Jean-Philippe Rameau. Musique ! Contrepoint et harmonie !

Les effets à moyen terme et dans ma constitution de ces deux expériences de mort imminente

QUATRE ANNÉES APRÈS.

Les deux expériences de mort imminente que j'avais vécues, sur une civière à l'hôpital (avril), puis à la maison (juillet), trouvèrent plus tard d'autres échos plus profonds dans ma vie.

Sur le moyen terme (quatre années passèrent), il s'avéra qu'elle était l'annonciatrice de certaines transformations dans mon corps et mon psychisme, plutôt favorables en général.

J'acquis progressivement, à ma grande surprise, une meilleure concentration, une attention soutenue, une vigilance détendue et durable.

Ma capacité à travailler, à écrire, à penser s'affinèrent. La mémorisation devenait détaillée, et surtout rapide.

Parfois il me suffisait maintenant de parcourir un texte rapidement, pour en avoir non seulement les grandes lignes mais aussi de nombreux détails...

Je pus ainsi mieux préparer les cours et les conférences que je donnais ici ou là. Je pus clarifier mes idées, et apprendre à les exprimer, non sans la remise en questions de mes propres présupposés.

J'apprenais désormais plus vite, en dépit de l'âge qui venait ! Ma sensibilité s'était aussi humanisée, c'est-à-dire qu'elle se faisait compréhensive...

Je réalisais mieux la valeur de la vie et de toutes les expériences que permettait normalement le corps, et auxquelles je n'avais auparavant pas prêté assez d'attention.

Je réalisais un peu l'importance essentielle de l'amour chez les autres, la profondeur des sentiments familiaux, et la valeur des vrais amis, rares et donc si remarquables.

Entrevoyant désormais la complexité illimitée et les mystères insondables de la nature, je renonçais à vouloir la transformer, ou même à régenter les autres. Je laissai chacun vivre sans interférer.

Mon corps était moins affecté par la rencontre, même s'il avait perdu trop de sa force et de sa vitalité. Mon ambition, les projets professionnels avaient de même été quelque peu élagués aussi. Je vivais davantage au présent, songeant parfois à la nature fragile de cette vie, qui pouvait s'arrêter d'un moment à l'autre...

Mais ce que je regrettais, en revanche, ce fut la perte de cet idéalisme, de cet engagement pour incarner un monde meilleur ! À cela je renonçai...

J'avais donc mûri.

Mais ce puissant moteur de ma jeunesse et de mes voyages, ce qui avait aussi motivé mes études de psychologie, de sociologie interculturelle et d'anthropologie organisationnelle, puis mes propres tentatives d'enseigner l'interculturalité, allait me manquer, un peu, en filigrane.

En perdant mes illusions, ma conviction qu'il fallait humaniser le monde, c'est aussi une image essentielle de ma propre inscription dans la réalité que je dus transformer.

Et c'est bien l'expérience même, intérieure et sans ambiguïté, de cette réalité individuelle et unique, qui m'amena à renoncer à donner aux autres le goût d'une quête spirituelle qui serait étrangère à leur propre nature.

Je découvris enfin un peu mieux par moi-même ce que les mots ne peuvent pas davantage dire...

Chacun était apte à une découverte potentielle.

Chacun avait cette faculté d'expérimenter, d'aller plus loin. Et je ne pouvais pas anticiper ni faire pour les autres, ce que la nature humaine profonde de chacun avait en réserve et en projet.

Note : Ce texte a été préalablement publié par la revue en langue française de l'International Association for Near Death Experience Studies (I.A.N.D.S.). A ce jour il est toujours disponible sur le site de IANDS France :



http://perso.orange.fr/iands-france.org/ACCOUNTS/acc_nde00.html



An coeur des champs de conscience



« Dess[e]in Intelligent ? »

Les heures de l'après-midi étaient fraîches et couvertes de nuages gris. Le sable était mouillé. J'ai marché sans peine sur sa surface raffermie. Avec les heures du soir qui venait, le soleil est apparu, soudainement chaud et radieux, tandis que le ciel devenait blanc.

Puis ce fut le retour de la plage. Affamé après la douche, me voici grignotant quelques arachides, en attendant que le thé vert au jasmin infuse. La brise fait ondoyer les rideaux bleus que j'ai un peu tirés, afin d'avoir plus de fraîcheur dans la véranda. Des pigeons roucoulent non loin.

Après la première gorgée de thé *Moli Hua Cha* apparaît en moi clairement le sujet de ces lignes.

L'Intelligent Design est-il une explication du monde ? Peut-on aller plus loin que les diverses caricatures créationnistes aujourd'hui popularisées aux Etats-Unis ?

Peut-on éviter de tomber dans la rhétorique évangéliste plus subtile de *l'Intelligent Design*, qui a fait son entrée dans les livres scolaires, comme explication alternative au darwinisme ?

En d'autres termes, si le hasard et la nécessité du darwinisme sont les lois naturelles de l'évolution désormais admises par la science, existe-t-il en plus de cette sélection naturelle au sein des espèces des projets intelligents du devenir dont nous ignorerions tout ou presque ?

Cachées derrière les lois de l'évolution y a-t-il (une ou) des réalités invisibles et conscientes qui impulsent, orientent, inventent et choisissent ?

Sommes-nous à l'image des fleurs et des fruits de notre jardin l'objet d'attention et de soins de jardiniers imperceptibles ?

Sommes-nous élevés, par exemple comme nous élevons nos animaux familiers, par des guides plus évolués, dont nous ne connaissons pas la nature ?

Existe-t-il un filigrane subtil, peuplé d'intelligence(s), de consciences(s) dans des dimensions supplémentaires au nôtres, et que nous ne pouvons percevoir faute de sens adaptés ?

Les adeptes des religions répondent par l'affirmative, avec un vocabulaire spécifique à chacune. Chaque tradition a ses représentations et admet assez peu celles des autres.

De plus les croyances les plus fondamentalistes tendent à rejeter l'évidence de la sélection naturelle, voire même du temps de l'évolution, comme dans le créationnisme le plus extrême.

Ce dernier imagine que la nature est apparue en sept jours seulement et que la Terre se serait formée il y a dix mille ans environ, grand canyon du Colorado inclus...

Ne sourions pas trop vite : il y a des bouddhistes occidentaux qui ne font pas vraiment mieux ! Ils visualisent cent onze mille cent onze fois, au titre de leurs préliminaires aux initiations tantriques, que la terre est plate, qu'elle est formée d'une haute montagne souveraine au milieu de quatre terres vassales. Dans leur représentation l'océan qui baigne les côtes des continents est séparé du vide sidéral par... une enceinte circulaire de fer !

Cependant mon sentiment est qu'il y a bien quelque chose, caché derrière le voile de la nature et des corps. Impossible cependant de l'affirmer, car au-delà de nos cinq sens, rien de tangible ne peut encore être présenté comme élément de preuve.

Mais à la question : « pourquoi y a-t-il la vie plutôt que rien ? » que répondez-vous, cher lecteur, chère lectrice ? J'ai tendance quant à moi à me dire : s'il y a la vie, plutôt que rien, ce n'est peut-être pas seulement le fruit conjoint du hasard et de la nécessité, mais *aussi* la marque d'un dessin (« design ») voire d'un dessein.

A la question qui vient immédiatement après celle-ci : « pourquoi y a-t-il plutôt de l'ordre que du chaos dans la nature ? » que répondez-vous ? Certains affirment que la matière vivante est capable d'auto organisation et que la matière est ainsi capable d'évoluer par elle-même vers les formes que nous connaissons.

Certes, mais j'ajouterais volontiers : « la probabilité que l'ordre harmonieux dans la nature et dans l'écosystème s'organise ainsi tout seul est minuscule. »

C'est une probabilité sans doute aussi faible que celle de voir le Taj Mahal se construire tout seul en jetant à la volée des pelletées de sable à la tonne sur le sol du Rajasthan.

Autrement dit il paraît plus simple et logique d'imaginer ici aussi l'Intelligent Design.

Existerait-il un démiurge, des dieux ? A qui ressembleraient-ils ?

Auraient-ils l'aspect de vieillards à barbe blanche, surfant sur des nuages immaculés, brandissant des éclairs dorés et dardant bienveillamment le regard ardent de leurs prunelles d'aigue marine sur nos mondes d'argile ?!

Seraient-ce les nuées évanescentes de hiérarchies spirituelles composées d'anges, d'archanges, *d'archaïs*, de séraphins, de chérubins... ?

Ressembleraient-ils à des extraterrestres en tenue métallisée venus de Sirius, d'Alpha du Centaure et d'Orion et pilotant avec leurs longues tentacules d'étincelants vaisseaux oblongs à gravitation magnéto hydro dynamique ?!

Peut-être ces images appartiennent-elles à une humanité encore jeune et à ses contes.

Peut-être faut-il se passer d'images, pour apercevoir en idée une succession de champs plus ou moins subtils que nos cinq sens, notre perception des formes ne peuvent pas appréhender.

Peut-être toutes les intuitions des métaphysiques et des traditions religieuses sont-elles d'humbles tentatives de descriptions qui se complètent sans parvenir toutefois à faire plus que nous faire entrevoir ce qui est insaisissable.

Mon impression est que si les mondes conscients qui nous entoureraient tels des poupées gigogne nous sont imperceptibles, c'est aussi parce qu'ils n'auraient pas aujourd'hui de commerce *direct* avec nous.

Nous dialoguons grâce à Internet avec des inconnus qui vivent au bout du monde. Nous ne les connaissons que par leur alias ou leur pseudonyme. Nous ne les rencontrerons peut-être jamais de visu. Peut-être existe-t-il aussi une technologie impalpable (ou quelque chose d'autre, mais qui n'a pas encore de nom approprié) qui unit nos inspirations subtiles avec notre plan d'existence et d'incarnation.

Ce serait quelque protocole de transmission entre nos univers, un peu comme le *Wireless Fidelity* (WiFi), le *Blue Tooth* et le *Worldwide Interoperability for Microwave Access* (WiMax) sont dans le nôtre des normes techniques qui permettent à nos machines de communiquer en captant et en émettant des micro ondes pulsées.

L'humanité dispose de sciences appliquées puissantes qui lui permettent toutes sortes de prodiges : la *géolocalisation*, la communication sans fil, la transmission d'images animées, l'Internet haut débit ou *Asymetric Digital Subscriber Line* (ADSL) etc. Si nous sommes accompagnés par d'autres champs de l'évolution, il faut s'attendre à ce que nos technologies soient pour eux des jeux d'enfants.

Peut-être leurs univers, qui nous sont imperceptibles, ont-ils exploré depuis bien longtemps les mondes de la mathématique, de la géométrie non euclidienne, des équations fractales, de la microbiologie et de la cybernétique que l'humanité connaît depuis peu...

Alors ils communiqueraient avec notre monde, par leurs impulsions, non pas directement, mais par l'intermédiaire d'activités subtiles. Elles seraient comme un pont entre nos univers et elles les rapprocheraient (« bridge the gap »).

En déployant et en diffusant ces réseaux d'activités biocybernétiques jusqu'au cœur de notre matière vivante, ils pourraient en accompagner le cours, en imaginer le devenir, en orienter les progrès et l'évolution.

Nous serions ainsi issus de diverses strates d'Intelligent Design, sans pour autant que la loi de sélection naturelle soit erronée ou doive être remise en cause.



Au cœur des champs de surconscience

VI

Les êtres singuliers d'un monde pluriel

Je croyais trouver la plage déserte. Au loin la marée, les silhouettes ton chair des ramasseurs de coquillages donnaient l'échelle humaine à l'océan et à son camaïeu de bleus.

Assis sur le sable fin encore un peu humide des flots de l'estran, je voyais s'éloigner un groupe d'enfants, sans doute quelque classe de mer.

Un *quad* tirait une ribambelle de chars à voile attelés en file indienne. Ils seraient bientôt entoilés, du moins si le vent se levait, car pour l'instant il ne soufflait pas encore.

Le soleil voilé derrière les nuages arrivait comme tamisé sur ma peau.

Les rouleaux d'écume se faisaient paresseux. Les bancs de sable, laissés par la mer qui descendait, surgissaient comme l'énigme de terres promises.

A ces heures du milieu du jour, la chaleur finirait par percer le corps duveteux des nuées et par poser son sceau de cire rouge sur le papier bleu du ciel.

A l'horizon embrumé une longue épave noire voulait me raconter le récit de son ancien naufrage.

L'humidité de l'air rendait les plans lointains flous, comme indistincts, comme fondus avec le ciel.

Par contraste les promeneurs du sable plus proches se détachaient avec netteté. Et leurs rires, leurs conversations joyeuses acquerraient ainsi un relief inopiné.

Onze voiles rouges avaient été dressées sur la cohorte des chars à voile alignée avec l'horizon. Déjà leur belle rangée se défaisait, tandis que les apprentis pilotes commençaient à les conduire dans un charmant désordre.

Les alizés réveillés semblaient ravis de cette journée. Tout émoustillés, ils commençaient à souffler, poussant les frêles caravelles à trois roues.

Je marchais jusqu'à l'un de ces bancs de sable et plongeai mes pieds nus dans l'eau glacée qui baignait la rive. Je goûtai ainsi à sa délicieuse fraîcheur qui en un instant m'évoqua pour quelque raison que j'ignorais la fonte des glaces polaires.

Brumes et éclaircies alternaient, jouant avec la surface des choses. Tantôt rafraîchi, tantôt réchauffé, j'avais l'impression d'être la tranche de citron vert de quelque cocktail *on the rocks*, agitée dans son bain d'alcools, de liqueurs et de parfums.

Les senteurs marines de varech et d'algues vives venaient maintenant avec le vent.

Ebloui par la saturation de mes sens, j'allais me baigner, flocon blanc parmi la neige des rouleaux.

Un chercheur d'or muni d'un détecteur de métaux arpentait les sables humides. Il balayait la plage en un geste de faucheur, comme avide d'une moisson de trésors.

Révèlerait-il, enfouis, quelque bague, quelque anneau, délaissés par les flots ?

Comme mû par son appétit de découvertes, il ne se lassait pas d'aller et de venir.

Précédé de sa poêle à frire électronique au bout du long manche, il la déplaçait, frôlant la surface beige en un geste habile.

Déjà les enfants de la classe de mer repassaient, revenant sans doute d'où ils venaient.

Vêtus de cotonnades aux vives couleurs orange, rose, jaune, pistache, rouge et verte, bleu turquoise et corail, leur cortège inattendu et bigarré s'égrenait, se déversant comme un chapelet cassé sur la plage.

Ah ! Notre chercheur d'or venait de se pencher.

A l'aide d'une pelle à main il creusait, fouillant le sol comme une petite taupe.

Rien de précieux ne semblait l'attendre, puisque son trésor c'était je crois sa fameuse poêle à frire.

Elle semblait le tirer en avant et animer l'impétuosité de sa promenade.

Flairant trouvaille sur trouvaille, comme un chien les odeurs, toujours désappointé, jamais lassé, allant d'un endroit à l'autre, le chercheur d'or ne se décourageait pas, me donnant presque le tournis tandis que je le voyais butiner.

Étais-je meilleur, moi qui cherchais les trésors de la conscience précédé de mon stylo ? Je l'agitais de la même manière qu'un chercheur d'or sur la plage de papier blanc. Inlassablement je désirais trouver l'anneau caché sous le sable de la pensée.

Jamais ne le découvrant, toujours recommençant d'écrire, encore et encore.

Voici les nouvelles péripéties de ma pêche au trésor que je reprends là où je l'ai laissée au chapitre précédent :

A l'image de quelque variété hybride végétale, notre espèce humaine profiterait-elle des soins d'inconcevables jardiniers, très au fait des lois de la vie, et issus de l'intérieur même de la réalité qui est la nôtre ?

Cette idée-même de dieux ou de divinités est sans doute imparfaite pour rendre compte tant de l'unité, que de la diversité et de la complexité qui semblent surgir d'un éventuel champ morphogénétique conscient au cœur de notre réalité.

Les initiations au sacré ne seraient que quelques bribes d'expérience mettant en contact plus étroit les hommes et les mondes transversaux qui les inspirent peut-être.

Notre intelligence limitée, notre incarnation dans l'espace et le temps, nos cinq sens rudimentaires feraient de nous des êtres aveugles et sourds, dociles en somme.

Peut-être sommes-nous vraiment « le bétail des dieux » pour reprendre l'heureuse et terrible expression de Daniélou, *tantrika* français qui voyagea en Inde (et frère du cardinal Daniélou) ?

Enclos comme de paisibles Charolais derrière les clôtures invisibles de nos sens et de leur ignorance, nous ne nous douterions de rien...

Depuis ces champs imperceptibles toutes les initiatives seraient-elles désintéressées ?

Existe-t-il aussi des enjeux, des ombres et des lumières, des mondes hostiles ou amicaux à notre égard ?

Et quid alors de notre fonction d'humain *élevé* ?

Sommes-nous comme nos chats et nos chiens, d'agréables compagnons de jeu pour des mondes impassibles qui nous contemplent avec le « sourire » et l'indulgence et de la bienveillance ?

Sommes-nous au contraire des gisements de vitalité inconsciente, sciemment exploités sans que nous n'en visions rien ?

Le film Matrix le suggérait de manière imaginative en montrant une sorte de gigantesque ferme usine où les êtres humains, alignés comme dans un élevage en batterie, étaient en permanence branchés, sans qu'ils s'en

rendissent compte, pour alimenter en énergie les mécanismes d'un autre monde qui leur était imperceptible.

Sommes-nous enfin les enfants des civilisations stellaires, patiemment éduqués afin de cheminer sur la voie de la science, de la sagesse et de la connaissance vers des plans plus subtils qui nous échappent ?

Quand je vois la vitesse du développement des sciences appliquées, je me dis qu'autre chose que l'évolution naturelle agit.

C'est comme si les technologies nouvelles nous étaient infusées, transfusées à fortes doses !

Il y a deux siècles nous ignorions tout ou presque de l'atome, de la télévision, des télécommunications, de l'informatique, de la robotique, des nanotechnologies.

Aujourd'hui vingt ans suffisent pour inventer de nouvelles disciplines, des cristaux liquides aux réseaux neuronaux, comme si nous étions branchés sur une autre source de développement et d'apprentissage que la lente et naturelle évolution.

C'est cette vitesse surprenante qui me laisse penser que notre évolution ne doit pas tout au hasard et à la nécessité, ni même à la courbe d'apprentissage et à l'accumulation humaine progressive des connaissances.

C'est comme si au cœur de notre humanité semblait s'affairer un ou d'autres mondes qui nous transmettaient des impulsions avec hâte et intensité, comme s'ils étaient pressés de nous voir nous transformer collectivement !

Aujourd'hui l'automobile hybride, la pile à combustible à hydrogène, l'avion supersonique, et les vols orbitaux habités destinés aux touristes de l'espace sont bien là. Il y a deux siècles encore, rien ne laissait présager de tels bons en avant.

Comment imaginer que la simple et patiente acquisition humaine des connaissances aient permis cette fulgurante capacité d'apprentissage, ses synergies et ses spectaculaires percées ?

Quelque chose va trop vite pour que ce soit le simple et seul fruit de l'humble travail humain, même accumulé ! Et cette source d'inspiration, qui vient de l'intérieur même de notre civilisation, semble familière des nouvelles technologies.

Comme si des champs imperceptibles et agissants étaient eux aussi habités par les sciences appliquées et familiers de leurs langages.

La technoscience serait en quelque sorte la langue commune de ces mondes et du nôtre, un peu comme l'anglais est un langage véhiculaire sur la planète Terre aujourd'hui. Beaucoup d'entre nous le parlent peu ou prou, le baragouinent plus ou moins bien pour communiquer ici-bas.

Percevoir en nous les effets de leurs « sciences » nous permettrait de mieux comprendre ces plans, ces champs, ces univers intérieurs, ou au moins d'essayer d'établir un pont, même incertain, même partiel, avec eux.

Même si « leur » science n'était pas vraiment comme la nôtre, elle agirait sur nous d'une part, et constituerait un reflet de leurs préoccupations d'autre part.

Elle finirait par modeler de l'intérieur notre propre innovation scientifique et technologique, mais aussi nos éducations, nos concepts, nos modes de vie et de comportement.

Les développeurs informatiques du système Linux et du *One Laptop Per Child* (OLPC), l'ordinateur à 100 dollars pour les enfants des pays émergents, mais aussi les « geeks », ces férus de nouvelles technologies, et les « gamers », ces joueurs en réseau adeptes de jeux vidéo, sont-ils tous des nouveaux « enfants » secrets issus de « l'union » entre ces « mondes intérieurs » et notre humanité ?

Enfin il se pourrait que l'humour existât aussi dans leurs algorithmes pour nous, comme un signe d'une conscience adressé à une autre.

Et j'espère que vous aurez lu ces paragraphes avec le même humour, puisque de rien de ce que j'écris ici je ne suis vraiment certain...



An cœur des champs de surconscience

VII

Noir sur blanc

La nuit s'est levée comme un voile bleu. Plus un bruit ne vient cacher le tic-tac de deux pendules dans la villa. Le temps semble s'être étiré, alors qu'il défile plus vite aux heures nocturnes.

J'ai peur que ces pages ne soient pas comprises, que les mots me trahissent. Je ne sais quel écho se fera en vous à leur lecture. Peut-on communiquer une intuition sur la nature du monde par des mots ? Et mes mots sont-ils les bons ?

Une autre particularité rend notre compréhension difficile. J'ai souvent remarqué que les expériences initiatiques étaient uniques. Elles ont leur propre langage, voire leurs propres lois selon chaque personne.

Et il est si difficile de transférer la *vie* d'un témoignage avec ce dernier sans qu'il ne devienne lettre morte.

Il est probable que nos intuitions ont leur propre langue, éclairent d'autres lois subtiles que j'ignore.

Pouvons-nous nous comprendre ?

Les « guides invisibles », s'ils existent, et leurs activités subtiles m'ont-ils joué quelque tour ? Serai-je simplement *ridicule* ? J'en prends le risque. Tout comme je sais que je prends celui de déformer la complexité pour la comprendre moi-même et la restituer dans ce petit livre.

Le réel pourrait devenir sous ma plume une lointaine caricature...

Car pourquoi, si des champs de superconscience fécondent directement notre propre expérience, comme je l'ai prétendu ici, chaque lecteur, chaque lectrice auraient-ils besoin de *mes* mots ?

Eux aussi peuvent éprouver personnellement des intuitions et n'en sont pas plus privés que moi.

Alors ce livre sert-il à quelque chose ou est-il superflu ? Servira-t-il plus qu'à son auteur ? En cette nuit profonde je doute un peu que mes mots puissent dissiper la moindre ténèbre.

Chacun de nous est relié au mystère, et je ne vois pas de quel droit je me permets de faire ici la leçon.

N'est-ce pas de la plus grande vanité et futilité qui soient ?

Il n'y a aucune nécessité pour que je m'interpose ou que je me substitue à l'expérience intérieure que peut vivre chacun, et qui le connecte directement à la réalité, à sa réalité, à notre réalité.

En revanche on pourra lire cet essai comme un témoignage, et s'il corrobore sur tel ou tel point vos propres expériences, alors il aura été utile à sa manière.

Voir noir sur blanc, sous la plume d'un autre, ce qu'on n'ose pas toujours s'imaginer soi-même peut aussi avoir son utilité...



An coeur des champs de superconscience

VIII

Syntonner le scanner

Le beau temps n'aura été que de courte durée. Déjà avec quelques bourrasques reviennent les ondées. Un avion supersonique passe dans le ciel, laissant croire un instant à l'imminence de l'orage. Courageux, un cycliste encapuchonné glisse sur la route luisante et disparaît.

Une image même imparfaite ou arbitraire rendra plus claire l'hypothèse de ces mondes de superconsciences entrelacés au nôtre, à la fois si familiers qu'on ne les remarque même pas, et si subtils qu'on ne peut les observer.

C'est la métaphore du tuner. Une télévision ou un poste radio comporte un scanner de programmes.

Lorsqu'il s'active, toutes les fréquences sont balayées et les chaînes sont trouvées. Il suffit alors de choisir sur laquelle on va se syntonner pour accéder au flux de ses émissions.

Admettons, pour jouer avec cette image, que nous serions en tant qu'« êtres humains dotés de conscience » des sortes de scanners. Notre tuner accéderait ainsi à tout un ensemble de champs. Selon son réglage il capterait l'un, l'autre, voire aucun d'entre eux. Nous pouvons même

comprendre grâce à cette modeste analogie la possibilité de ces « poupées gigogne » d'autres mondes subtils comme interpénétrés au nôtre. Elle permet aussi de mieux admettre que nous ne voyons pas le monde de la même manière selon la « syntonisation de notre tuner » personnel sur tel ou tel plan « d'émissions ». Elle suggère aussi que le changement de perception, voire de réalité subjective, est possible pour un être humain, à la condition qu'il s'ajuste sur un autre « programme »...

Si nous n'avions pas à la maison de radio ou de télévision, l'existence de leurs nombreuses chaînes nous passerait totalement inaperçue. Si nous étions équipés d'un tuner ne captant que la radio, nous ne pourrions même imaginer l'existence de la télévision déversant ses programmes dans notre quotidien. La réalité c'est que nous sommes traversés en permanence sans le savoir par les émissions distinctes de ces centaines de chaînes de radio et de télévision, qu'elles viennent par voie hertzienne ou satellitaire, et nous ne pouvons les capter que si nous sommes équipés de scanners et de matériels de réception adéquats.

Cette image suggère qu'il est très possible que l'existence de champs subtils de superconscience au sein même de notre vie humaine et terrestre ait pu passer inaperçue, voire relever du mythe.

Maintenant allons plus avant dans ces hypothèses. Il me semble que ces champs subtils nous environnent et nous habitent peut-être, comme autant de chaînes de radio ou de télévision multiples serrées sur les ondes.

La complexité en serait la marque. Elle nous rendrait la compréhension difficile. Comment imaginer d'abord que derrière l'apparence du monde se cacherait une réalité consciente efficiente jusque dans notre quotidien ?

Comment ensuite concevoir une multitude d'influences, diverses, plurielles, dont la complexité nous échappe totalement ?

On le pressent : pour notre petite psyché simple et dotée seulement de quelques points de vue, la tâche est ardue.

Cette complexité pourrait ainsi recéler la multiplicité, la diversité et les contradictions de mondes différents. En recevant tantôt les effets des uns, tantôt ceux des autres, voire leurs effets combinées en nous, nous serions nous aussi des créatures contradictoires, paradoxales, mues par une chose et son contraire.

Mais un processus serait quant à lui respecté : la transformation de cette diversité en unité. En arrivant dans les plans de matière et d'énergie, et dans les quelques dimensions de notre monde, la diversité de ces influences métaphysiques, spirituelles se ramènerait à une unité apparente liée à notre mode d'existence, de perception et de cognition.

Nous n'éprouverions jamais que la synthèse, la résultante de nombreuses forces, de multiples messages issus de champs variés, mais dont nous capterions l'onde de conscience, alternativement ou même, peut-être, simultanément.

Cela expliquerait encore le caractère paradoxal et souvent insatisfaisant de nos expériences où se côtoient sans souci de cohérence altruisme et égoïsme, ambition et appréhension, générosité et avarice, sensualité et érémitisme au sein de la même personnalité apparente.

Ce mystère de l'unité perçue et ressentie des effets d'une pluralité de mondes imperceptibles et contradictoires n'est pas près d'être résolu.

Alors pourquoi ces mondes invisibles déposeraient-ils en nous leurs activités subtiles, tels des logiciels, des « *cookies* » ou des virus informatiques, afin que nous nous ouvrons à leurs influences ?

Pourquoi nous transformeraient-ils petit à petit en déposant dans notre organisation psychosomatique leurs *cyberactivités* ?



An cœur des champs de conscience

IH

A l'ombre des cyborgs en fleurs

Quel déluge ! Les jeunes cyclistes qui passaient tout à l'heure l'avaient annoncé. L'un d'eux avait crié à ses camarades : « il faut speeder, la pluie arrive ! »

J'ai laissé ouverte la baie coulissante de la véranda pour profiter du spectacle.

Assis à la table d'écriture sur le banc de bois verni, je contemple la nature éclaboussée.

Les grosses gouttes crépitent sur la carrosserie brillante de la berline parquée au fond du jardin.

Et l'eau commence à rejaillir aussi dans la véranda. Je dois refermer le vitrage.

La nature semble étonnamment sereine, comme si la pluie qui venait était pour elle paisible caresse.

Entouré des ronronnements de l'averse qui font vibrer l'habitat, j'ai l'impression d'être un scaphandrier.

Alors que les flots tombaient droits comme des i, ils se penchent désormais. La poussée de l'Ouest et de son océan, les invite vers ce tranquille coin de l'île.

Déjà dix centimètres d'eau restent à la surface herbagée du clos. Le sol sableux devrait l'absorber bientôt.

Même mon stylo est paralysé par le chant des sirènes qui l'a bien envoûté. La symphonie des flots éoliens berce les sens, apaise et délie.

L'accalmie vient à point nommé éviter que le jardin ne déborde vers la véranda et n'en inonde le sol carrelé.

Les petits ruisseaux canalisés dans les chéneaux de polypropylène qui courent le long du toit glougloutent déjà, remplaçant désormais le claquement des gouttes sur les vitres.

Le ciel se fait laiteux, opale, puis délicat camaïeu de brumes claires.

Les pins frais qui montent à l'horizon s'y détachent soudain.

Puis tout s'arrête. Les ruissellements cessent, même si leur chanson se poursuit vers les caniveaux.

Désormais ce sont les voitures sur la route lointaine qui s'accompagnent du chuintement des traînées.

Le tic tac de l'horloge surnage enfin, signalant le retour du (beau) temps.

Je reviens avec lui au sujet de ce livre.

Je l'ai évoqué précédemment, plusieurs hypothèses coexistent quant à la question :

« Pourquoi des mondes invisibles déposeraient-ils en nous des activités subtiles ? »

Bien sûr l'hypothèse d'une sorte d'exploitation à grande échelle de nos ressources intérieures est intéressante.

Nous pourrions en effet, pour certains de ces mondes, être nourriture, gisement ou énergie.

Les activités déposées en nous par ces univers intérieurs serviraient à prélever nos énergies vitales, comme du lait traite chaque jour des vaches sans leur demander leur avis.

La vitalité adolescente et la propension démographique de l'humanité seraient ainsi utilisées pour disposer depuis d'autres plans, à nous imperceptibles, d'un vaste élevage industriel aux dimensions de la Terre.

L'uniformité et le conditionnement global d'une civilisation terrassant les différences permettraient à nos éleveurs de pratiquer un mode simple et intensif de stabulation libre, nous réduisant à des cheptels captifs et indifférenciés, un gisement exploité sans nuance parce que devenu homogène en ayant perdu ses distinctions, ses anciennes frontières et ses clivages.

Les virus et les maladies pandémiques pourraient même être vues comme un autre mode de prédation particulièrement rapide. Non contents de se satisfaire de prélèvement quotidien, d'autres maîtres invisibles sacrifieraient une partie du troupeau pour un rendement plus élevé et un résultat expéditif.

Les vaches peuvent être élevées pour leur lait, pour leur progéniture ou pour leur chair comestible.

Ainsi, selon l'appétit de nos éleveurs industriels, serions-nous « consommés » de diverses manières plus ou moins radicales, dramatiques et spectaculaires.
C'est l'hypothèse pessimiste.

Car au fond de moi, je penche plutôt pour une autre hypothèse, plus optimiste et satisfaisante.

Il me semble que la notion de *travail* peut éclairer la motivation de ces champs de superconscience qui nous entourent peut-être de leur accompagnement et nous habiteraient ainsi de leurs émanations.

Sur Terre le travail est au cœur de la vie. Il permet d'entourer et d'accompagner les autres, de tisser un lien utile avec eux et d'avoir notre place parmi eux.

Je ne serais pas surpris qu'il en soit de même pour les autres civilisations de l'esprit qui coexisteraient avec la nôtre, la féconderaient, l'impulseraient et l'orienteraient.

Ce serait tout simplement leur travail. Nous mettre au monde, nous enrichir de nouvelles potentialités, amener notre développement individuel

et collectif, cultiver nos différences et nos talents, telles seraient quelques-unes des tâches de nos bienveillants guides.

Ces bienfaiteurs imperceptibles issus de champs dénués de matière organique au sens où nous entendons ce terme, mais dotés de consciences, individualisées et collectives, travailleraient eux aussi. Et nous en serions les bénéficiaires, comme les bébés dans une famille reçoivent gratuitement les soins et le don de soi d'une mère et d'un père.

En mettant en œuvre leur connaissance intime des mécanismes biologiques et psychosomatiques des activités agissant jusque dans notre corps, ces consciences auraient des mains et des doigts pour nous modeler, comme un sculpteur avec l'argile.

Nous sommes peut-être issus de diverses vagues de création, d'évolution et d'amélioration. Certaines des mutations sociales sont peut-être le reflet direct d'initiatives venues de ces mondes.

Je pense à l'Internet, au GPS mais aussi à la pharmacutique moderne. Je pense aussi à l'art de la musique, du cinéma, voire la simple acquisition du langage et de l'écriture. On pourrait multiplier ainsi les suppositions : mathématique ou chimie moléculaire... Toutes ces percées remarquables ont-elles été inspirées par d'autres civilisations de l'invisible ?

Même notre corps change, les jeunes générations d'aujourd'hui ne ressemblent pas à celles de leurs parents, comme si nous étions travaillés et transformés aussi de l'intérieur, tout autant que par notre nutrition et par les autres conditions environnementales ou éducatives.

Au final l'homme serait un hybride complexe issu des *cyberactivités* d'autres univers inconcevables. Au sens propre l'humain serait « organisme cybernétique », expression qu'on abrège généralement avec le vocable *cyborg*.

L'homme bionique ne serait pas exclusivement une création de cinéma ni une lointaine perspective de nos sciences appliquées. Nous serions déjà, et depuis bien longtemps les *cyborgs* patiemment évolués d'autres champs d'intervention subtile.



Au cœur des champs de surconscience

H

L'anthropologie au risque du paradigme des technosciences

La pluie qui s'était faite crépitante a bien arrêté ses grosses gouttes pendant ma session d'écriture. Elle s'est oubliée, partant comme elle était venue, laissant le champ libre aux oiseaux et à un timide rayon de soleil.

Ne croyez pas que je tiens à tout prix à faire de l'homme, et encore moins à l'imaginer comme une sorte de machine, de robot ou de création technologique.

Par le passé la métaphysique a usé de métaphores anthropocentriques (le Créateur, la Sainte famille, les divinités, les dieux...) ou physiques qui étaient issues de la contemplation de la nature (les Nuées, le mythe de la Caverne, l'harmonie des Sphères...). Aujourd'hui l'émergence des sciences et des nouvelles technologies permet d'user d'un nouveau langage.

Probablement est-il insuffisant. Sans doute dans cinquante ans un autre auteur utilisera-t-il d'autres mots, d'autres images, un autre paradigme pour évoquer à nouveau ces questions.

Science, art, sagesse : c'est sans doute à la confluence de ces champs qu'un vocabulaire équilibré pourrait être envisagé pour rendre compte de l'indicible, et pour commencer à inventorier le programme, ou plutôt le projet complexe dont nous serions issus.

Oui, on aurait pu écrire aussi que l'homme est une œuvre d'art, en révélation progressive, un fils de la sagesse. Nous avons choisi le vocabulaire issu de la science. Et nous acceptons qu'il soit incomplet, voire caricatural.

On a décodé le génome humain. Personne n'imaginait même qu'il existât du temps de François Ier ou même de Napoléon.

Demain le code subtil de notre continuum psychosomatique sera peut-être mis à jour. Encore faut-il déjà pouvoir imaginer la possibilité de son existence.

Alors simultanément émergera à notre conscience la partie qui était encore immergée de l'iceberg : tout un monde, que dis-je, des mondes, tout un univers interpénétré, entrelacé au nôtre, et ses consciences plus avancées et évoluées.

Des consciences à la fois multiples et qui peuvent apparaître comme unifiées en nous ?

Avec cette émergence se résoudront alors peut-être les paradoxes de l'un et du pluriel, mais aussi du monothéisme, du polythéisme et du panthéisme.

Elles nous regardent peut-être en souriant, comme à travers un miroir sans tain que nous ne pouvons encore briser.

Un vaste élargissement de notre champ de perception, puis de conscience, se produira simultanément. Cette véritable (r)évolution spirituelle ne se contentera sans doute pas du vocabulaire religieux d'hier et d'aujourd'hui.

Elle nous permettra de prendre note autrement de notre place dans la chaîne de la vie et de nos rôles dans l'univers.

Puis il faudra sans doute à l'homme songer à ajouter timidement sa signature à d'autres, plus grandes et plus assurées, sur le parchemin de la Création.

Il lui faudra oser tailler à son tour sa petite encoche dans le buis parfumé de la réalité.



Au coeur des champs de superconscience

HI

Ghost in the machine

L'après-midi est arrivé avec son apex de va-et-vient sur la route, de rumeurs de machines sur un chantier où l'on construit une maison neuve, et de ronronnement de tondeuses à gazon à quelques rues d'ici.

Une brise indécise caresse le faite des arbres et se joue de leurs flexibles ramures.

L'air réchauffé par les heures solaires semble quant à lui engourdi et immobile.

Ce petit livre paraît avancer, mais n'est pas encore complet.

J'y ai évoqué mes réflexions, privilégié leur présentation comme de simples hypothèses. J'ai souvent souligné qu'il s'agit de possibles intuitions.

Ces pages ne prétendent pas révéler le secret bien caché derrière l'énigme mystérieuse de la vie. Elles pointent, tel le doigt vers la lune, sans être le moins du monde, plus que de simples signes.

La réalité est à expérimenter chez chacun de nous, d'une manière qui nous est personnelle, sans doute.

Les religions sont peut-être une forme déjà datée, désuète, pour parler de la vie. Les philosophies aussi lorsqu'elles s'invitent dans le champ de la métaphysique.

Il se peut donc que l'éclosion de nouvelles disciplines scientifiques, de leurs instruments d'investigation et de mesure, permettent de rendre mieux compte de ce qui est imperceptible encore aujourd'hui.

Il est pensable que la compréhension viendra aussi grâce aux *analogies* que nous pourrons faire avec les nouvelles technologies et leurs possibilités.

Génétique, nanotechnologies, matériaux intelligents, ordinateurs neuronaux, etc. viendront féconder et rajeunir la pensée afin que nous puissions mieux appréhender ce que la vie nous cache encore derrière les portes de l'invisibilité.

Je ne fais pas ici de la science une nouvelle religion, ce qu'elle est déjà d'ailleurs à certains égards, ni encore moins *ma* nouvelle religion. Non, simplement l'accélération de l'évolution technoscientifique est peut-être surgissement d'une compréhension à venir.

En découvrant que l'homme est capable de réguler, voire de co-crée la vie, peut-être réalisera-t-il qu'il est lui-même créature co-crée par d'autres consciences.

Plus qu'un *cyborg* et moins qu'un démiurge, à la fois créature et bientôt co-créateur...

On cherchait les extraterrestres avec leurs soucoupes loin d'ici. Peut-être se rendra-t-on compte très bientôt que la civilisation terrestre est fécondée et habitée de l'intérieur par une réalité subtile.

Nous n'avons pas absolument besoin d'aller chercher sur les Pléiades les secrets de l'intelligence stellaire, qui surgit, telle une source, au cœur de notre propre vie.

Ghost in the machine : un esprit dans notre corps qui ne devrait pas tout à notre biologie organique, mais à la possibilité de la conscience dans des champs plus stables et plus durables, sans substrat biologique animal, végétal, ni minéral.

Depuis ces mondes, le temps terrestre serait vu comme l'espace simultané d'un grand jardin des possibles.

Intervenant depuis le futur, sur notre présent, en infléchissant notre passé, les champs de superconscience existeraient au cœur du paradoxe temporel qui a tellement intéressé les artistes de science fiction.

Disposant d'une science capable de percevoir, de choisir, d'échantillonner et d'échanger nos énergies psychosomatiques, ces civilisations pourraient ainsi agir au cœur de la nôtre.

Prenant aux uns, donnant aux autres, appauvrissant ou concentrant les mérites, ces champs imperceptibles pourraient impulser transformations sociales, innovations techniques et progrès scientifiques.

Nous serions des laboratoires plus que des cobayes. Nous serions des trésors bien répertoriés, rendus utiles les uns pour les autres, par le biais d'un système de transactions subtiles, d'échange d'énergie subtile mis en œuvre par cet autre monde au cœur du nôtre.

Les énergies de la vie, échantillonnées, calibrées et transformées seraient mises en circulation dans l'humanité afin d'y créer de nouvelles conditions.

Nous ne croyons pas naïvement que seul le bien et le bon seraient au travail. Une multitude de plans parfois contradictoires opèrerait ainsi dans l'invisible avec des besoins et des buts variés.

Nous ne serions que la résultante de ce jeu des civilisations intérieures, le fruit paradoxal et changeant de leurs effets sur nous.

Et cette synthèse même garantirait que notre monde et son humanité sont en quelque sorte une création unique et originale, même si elle est le résultat d'une interaction de mondes multiples.

L'invention de la vie est donc complexe et évolutive.

L'humain, une des créatures, est sans doute appelé à y participer en tant que co-créateur. Il deviendra à son tour inventeur de vie.

Il ne pourra sans doute pressentir sa responsabilité à cet égard qu'en découvrant qu'il est lui-même accompagné par ces autres consciences au centre de son être.

En comprenant comment il est imaginé, protégé, encouragé, respecté, et aimé au sein des champs de superconscience, il pourra à son tour co-crée de nouvelles formes du vivant, et leur offrir l'aventure de la conscience autonome.

Si la conscience engendre ainsi la vie, la vie favorise à son tour l'apparition de nouvelles formes de conscience.

L'évolution est ainsi au cœur de ce travail d'engendrement de plus en plus délicat et abouti.



An coeur des champs de conscience

HII

Réalité augmentée

(Augmented Reality – A.R.)

La nuit a vu grêle et pluie mêlées venir en bourrasques. Les paquets d'eau tombaient sur le toit.

Le cliquetis des grêlons, les rafales du vent, le crépitement des grosses gouttes sur la terrasse et les clapotis de l'eau qui s'y accumulait on précipité mon sommeil.

Cette musique berçait les songes de la maison, miraculeusement sèche et tranquille à l'intérieur, tandis que dehors faisait rage l'averse.

Les heures du matin ont restauré le soleil sans parvenir à réchauffer les jardins rafraîchis par tant d'onde.

Le linge suspendu au fil dehors aspire à sécher, en s'inclinant au gré des brises océanes encore intimidées par le surgissement des éléments qui la précédèrent.

Un oiseau vient se poser au chéneau de la terrasse...

L'eau du thé chauffe sur le gaz, tandis que je m'apprête à faire infuser le thé Zéjiang qui me donnera du cœur à l'ouvrage.

Je me suis intéressé aux phénomènes des visions dites *miraculeuses* après avoir moi-même rencontré toutes sortes de perceptions visuelles et sonores au cours d'une retraite solitaire en ermitage.

J'en suis venu à ces simples suppositions que voici.

La révolution industrielle a deux siècles à peine. Et déjà nous disposons de l'imagerie virtuelle de la *réalité augmentée* (*Augmented Reality* ou A.R.).

A l'aide de capteurs de mouvements, d'accéléromètres intégrés aux vêtements, de détecteurs de gravité, de compas, d'une bonne dose de robotique, de caméras vidéo haute définition, de manettes à gyroscope et de lunettes à cristaux liquides 3D, un logiciel de réalité augmentée est capable de faire émerger un monde sans existence physique.

Il peut nous y insérer en temps réel, voire inscrire notre propre expérience sensorielle dans cet univers et de nous permettre d'interagir avec lui.

La réalité augmentée permet de mêler, en temps réel et de manière convaincante, des éléments réels et virtuels en les inscrivant selon un même flux vidéo.

Elle peut guider le chirurgien et son scalpel.

Elle peut permettre au touriste de s'orienter en recevant des conseils de visite et des explications à travers son téléphone portable via une puce GPS.

Elle peut permettre au joueur d'interagir avec un monde qu'il aura choisi d'enrichir. A travers ses lunettes 3D il peut faire coexister des éléphants bleus qui volent, avec l'animation habituelle des rues de sa cité...

Le téléspectateur peut assister à un duo improbable grâce à la réalité augmentée. Un chanteur d'aujourd'hui interprète un succès du passé en duo avec une vedette disparue, grâce à des images d'archives habilement retravaillées, incrustées dans des images captées en direct et qui s'inscrivent dans le même flux vidéo.

L'humanité encore malhabile a été capable de telles prouesses dans le bref laps de temps du développement industriel.

Alors pourquoi les plans tuilés de conscience qui coexisteraient en filigrane de notre univers physique depuis des temps immenses seraient-ils, eux, incapables de ces prouesses qui ne nous ont pris que quelques décennies de recherche et développement ?

Pourquoi serions-nous les seuls à avoir réussi cela, et en si peu de temps ?

La question se pose.

Bien entendu, je n' imagine pas des mondes parallèles au nôtre avoir basé leur capacité d'innovation sur la physique du carbone ou l'électronique du silicium, comme l'a fait le nôtre...

Sans doute la manière de graver les images dans une mémoire, de les transmettre, de les intensifier ou de les transformer dépend-elle dans ces

plans d'autres technologies, d'autres supports, peut-être d'énergies qui sont pour nous imperceptibles ?

Mais revenons aux visions supposées miraculeuses. Prenons par exemple les visions de la Sainte Vierge attestées tant à Lourdes, à Fatima, à Medjugorje ou dans d'autres lieux.

Il est tout à fait plausible d'envisager, ou plutôt d'imaginer que ces expériences extraordinaires il y a quelques décennies, à fortiori il y a un siècle, surprendraient moins aujourd'hui, et encore moins demain.

A l'heure de la vidéo et de la télévision haute définition, des effets spéciaux et du son *multicanal*, les enfants d'aujourd'hui, adeptes des jeux sur console seraient sans doute moins impressionnés. Et à l'aune de ce progrès, on peut proposer l'hypothèse suivante.

Ces visions de la Vierge Marie seraient bien *réelles*. Elles sont d'ailleurs précisément documentées. Mais elles ne seraient pas forcément *la chose en soi*, juste des images de réalité augmentée, représentant la divinité.

Depuis les champs de superconscience évoqués dans les chapitres précédents, on aurait fort bien pu transférer et implanter ces expériences sensorielles à une jeune Lourdaise comme à de jeunes bergers portugais et herzégovins !

Le réalisme, la vivacité, la définition des teintes et des émotions étaient excellents sans doute.

Si l'on admet ce postulat, il n'y aurait pas la moindre once de Vierge Marie dans ces expériences médiumniques. Juste de très belles images en mouvement inscrites jusqu'au niveau de la perception sensorielle partagée

de quelques témoins saisis d'un légitime émoi à ce spectacle de réalité augmentée.

Nous suggérons ici que le sacré n'est pas nié, simplement nous le déplaçons un peu.

Non, la Vierge Marie, toute vêtue de soie bleue piquetée d'étoiles d'or, au doux sourire et au teint de lait n'existe peut-être pas *telle quelle*, en tant qu'être anthropomorphique.

En revanche, si on admet la possibilité depuis d'autres plans de créer ses images, et de susciter l'expérience indiscutable chez des témoins innocents, il y a bien un autre *sacré* en jeu.

C'est aussi celui des guides imperceptibles, des signes qu'ils dispensent, qu'ils distillent, et des moyens encore incompréhensibles dont ils disposeraient pour le faire.

Cela remet en cause l'exclusive religieuse, sans nier l'émergence du sacré au cœur de notre perception.

Et surtout cela supposerait l'Intelligent Design, bref la présence d'information et donc d'esprit ou d'intelligence, nous disons ici de *superconscience*, pour l'élaborer et la transmettre.

Enfin cela supposerait l'existence de moyens, de canaux, de « technologies » d'une sorte qui nous est inconnue, bref d'activités permettant à ces informations de parvenir aisément et clairement à leurs destinataires.

Ce sacré, s'il est issu d'autres plans que le nôtre, se manifeste sans doute aussi avec d'autres images que la Vierge Marie.

Voici à cet égard mon grain de sel. Certains, moins indulgents, diront : mon grain de folie.

Pendant une retraite contemplative de plus de deux années en ermitage, j'ai ainsi été exposé à la vision, certains diraient à une hallucination, d'un célèbre lama tibétain : Dilgo Khyentsé Rinpoché. Il flottait dans ma chambre, vêtu d'un simple jupon de coton. Il est apparu à mes yeux ébahis, m'a regardé.

Puis, par quelque phénomène qui m'échappe encore, je me suis retrouvé blotti dans ses bras, comme transformé en un bébé de quelques mois, tournant doucement avec lui, qui tournait sur lui-même, assis en tailleur, flottant à quelques quatre-vingts centimètres du sol, effectuant un tour complet et panoramique de ma chambre en trois dimensions.

Lorsqu'il eut posé ses yeux dans les miens, en abaissant son regard vers moi, ils se sont multipliés à l'infini.

La scène s'est dissoute et je me suis retrouvé, éveillé, allongé dans mon lit.

Je me souviens du contact frais et encore humide de sa peau, le lama sortait du bain. Car il y avait non seulement la vision, le mouvement, la perspective, mais aussi l'affect et le toucher dans cette émergence.

Il y avait donc la continuité sensorielle et cognitive dans une expérience, qui, au demeurant, était vide de réalité.

En effet, le lama Dilgo Khyentsé était mort depuis quelques temps, et je n'ai été de toute évidence exposé qu'à ses images virtuelles en réalité augmentée.

Je n'ai, en y réfléchissant plus tard, jamais cru avoir rencontré le « vrai » Dilgo Khyentsé rinpoché au cours de cette expérience.

D'ailleurs je n'avais jamais été son disciple, ne l'avais jamais approché, ni même vu de loin, sinon connu par ses livres et par les belles photos en couleurs qu'en fit Matthieu Ricard.

C'était un beau spectacle, profond, porteur sans doute pour moi de significations. Mais je suppose qu'il n'y avait pas une once de Khyentsé rinpoché dans le personnage translucide, vivant, hiératique, chaleureux, aimant et coloré, surgissant en 3D dans ma chambre, flottant doucement au dessus du sol, puis m'entraînant, me faisant redevenir un petit bébé dans ses bras quelques instants pour une giration à 360 degrés, avant de se dissoudre aussi soudainement qu'il était apparu...

Mes amis bouddhistes pourraient me demander « si j'avais fumé quelque chose », « ...pris des médicaments », je leur répondrais que non, que je n'ai pas besoin de cela.

Alors ils me diraient sans doute que j'ai rencontré un bref aperçu du Svabhavikakaya, le corps d'arc-en-ciel, ou de l'un des trois corps qui le constituent : le dharmakaya, corps d'ainsité, le nirmanakaya, le corps formel d'émanation, à moins que ce ne soit un tour que m'aurait joué le rayonnement du sambogakaya, le corps de luminosité !

A la bonne heure !

Je ne crie pas pour autant au miracle...

Je ne cours pas dans les temples bouddhistes, portant une bannière du Tibet en guise d'oriflamme, en criant, les yeux levés au ciel et baignés de larmes, un genou au sol et les mains jointes : « *Emaho*, O merveille, les amis, j'ai rencontré bouddha, il m'est apparu ! »

D'ailleurs dans cette apparition, même surnaturelle, il n'y avait aucun message, si ce n'est celui-ci, celui de sa vacuité.

Je pense qu'aujourd'hui une entreprise *start up* d'imagerie virtuelle 3D pourrait fabriquer une telle expérience d' *augmented reality*, pas tout à fait la même bien sûr, mais assez proche, peut-être presque convaincante à sa manière. Il y aurait les logiciels, les ordinateurs, les lunettes 3D, les caméras vidéo haute définition, et tout un harnachement de capteurs sensoriels, dont vous devriez être affublé pour partager la même expérience que la mienne. Sans oublier trois ou quatre *geeks*, ces fêrus des nouvelles technologies. Ils pianoteraient devant des écrans larges, pour que l'illusion opère et que le « miracle » ait lieu. Il s'agirait ici d'inscrire en temps réel des représentations en imagerie de synthèse d'un vieux tibétain aujourd'hui défunt dans les flux vidéo captés dans votre chambre par des caméras. L'ensemble dit de réalité augmentée serait restitué à travers vos lunettes LCD haute définition à effet 3D.

Là, il n'y avait rien, pas de *start up*, ni de *geeks*, en apparence. Et sans doute pas de Dilgo Khyentse non plus... Alors ?

Un psychiatre dirait sans doute qu'on a affaire là à un cas classique de dépersonnalisation, voire –encore moins glorieux- d'hystérie. Mais cela ne répond pas mieux à nos questions. Comment cette expérience est-elle possible ? Que suppose-t-elle, en filigrane, que nous ignorons encore ?

Un simple désordre hormonal, un afflux inopiné de neuromédiateurs dans ma petite tête n'aurait pas pu donner le sens, ni inscrire son scénario bien construit dans cette brève apparition. Cela se serait limité tout au plus à quelques hallucinations vagues et désordonnées.

Je n'ai pas pour autant conçu de dévotion particulière pour le vieux lama Khyentse Rinpoché aujourd'hui défunt.

En revanche je me suis dit : cette expérience infime, mais unique dans ma vie, n'est probablement pas due à quelque perturbation naturelle de mon corps ou de mon esprit. Sa probabilité d'auto-organisation ou d'auto-émergence en est en effet très faible.

La qualité de construction, de précision, de vivacité, de transparence, de stabilité et de dramaturgie de cette scène me suggérait qu'il y avait bien quelque « artiste » au travail, pour me la rendre perceptible, et sans doute aussi la « palette », les moyens adaptés à cela.

Cela ne pouvait pas être de mon fait, ni même issu de mon inconscient personnel. Il y avait ainsi l'empreinte d'une sorte d'*intelligent design*, qui dépassait mes propres facultés cognitives.

J'ai envisagé progressivement l'hypothèse développée dans ce petit livre : le plus probable était que de « l'intelligence », de « la volonté » et de « la technologie » accédant à mes propres capacités perceptuelles étaient à l'œuvre. Même si cela peut paraître un peu curieux quand on l'écrit tel quel sur un cahier comme je le fais aujourd'hui.

Et si elles étaient à l'œuvre, c'est qu'elles existent...

Et si elles existent, depuis leurs propres champs, alors ces consciences nous accompagnent. Non seulement elles, mais aussi leur savoir faire, les moyens, encore inconcevables pour nous, qu'elles ont de faire émerger en nous des expériences.

Les années de retraite contemplative m'ont donné de nombreuses occasions de confronter cette hypothèse, de l'affiner.

Un soir, par exemple, de sublimes musiques m'ont accompagné tandis que je cherchais le sommeil. Leur relief était saisissant, les qualités de leurs arrangements, de leur voix, tout simplement magnifiques. J'écoutais ainsi plusieurs morceaux comportant chant et orchestration.

Au secours, Jeanne d'Arc, reviens !

Un autre soir la musique vint dans l'oreille droite, tandis qu'une voix masculine parlant dans une langue inconnue récitait simultanément et distinctement des mantras dans mon oreille gauche. Je pus tout à loisir écouter cette étonnante mise en scène que j'aurais bien été incapable d'imaginer, et encore moins de produire.

Paisible et attentif, étonné et ravi, à peine effrayé, ma curiosité naturelle délicieusement émoustillée, j'écoutais pendant de longs moments cette merveille de stéréophonie virtuelle.

J'en suis venu à confronter cette hypothèse d'une sorte de « biotechnologie » capable de se saisir de nos propres énergies subtiles, par des moyens imperceptibles que j'ai appelés, faute de mieux, des *cyberactivités subtiles*. Car, en effet, elles disposaient d'information, d'autocontrôle et de rétroaction.

Il m'a bien fallu admettre que de l'autre côté de ces phénomènes, si précis et clairs, il y avait quelque conscience évoluée, sans doute dotée, comme nous, d'une panoplie de moyens adaptés, pour me communiquer ainsi ces indices indirects de son existence.

Je n'ai donc que ces déductions à partir de ma propre expérience sensorielle pour fonder cette hypothèse.

Je sais, c'est peu.

D'autant qu'il y a dans les hôpitaux psychiatriques beaucoup de personnes qui pourraient écrire la même chose ou presque. On les considère comme schizophrènes, ou si elles insistent pour faire valoir leurs imaginaires, comme paranoïaques.

Dans mon cas ces effets n'étaient pas accompagnés de souffrance, ni de désordres. Et surtout aucune de ces expériences ne s'est jamais reproduite. Elles ont toutes été uniques, distinctes et, je le regrette parfois, fugaces...

Je sais que je n'étais pas capable tout seul de m'auto-hypnotiser ou de me suggérer ces petits spectacles à la fois complexes, clairs et aboutis.

Alors oui, l'émergence du sacré existe bien. Mais ce qui vient à nous ce n'est peut-être que des *effets spéciaux*, qui ne traduisent ni ne reflètent nécessairement la nature exacte de leurs « auteurs ».

Un jeune enfant qui regarde, ébloui et les yeux écarquillés, un dessin animé n' imagine pas que Blanche Neige est le produit d'une imagerie industrielle fabriquée par des techniciens myopes et portant des lunettes, dans de grands studios à Hollywood. Et pourtant...

Les jeunes bergers qui ont vu Marie de leurs propres yeux et l'ont écoutée leur parler ne sont sans doute pas si différents de ces enfants.

Mais quelque soit leur naïveté et leur candeur, ce qu'ils ont vu atteste de la possibilité d'une telle expérience subjective, et suggère donc la présence des dimensions supplémentaires au monde qu'on appelle communément le sacré.

Simplement dit ce sacré n'est peut être que la production, l'indice sinon le reflet d'une civilisation de la conscience très évoluée, dotée comme la nôtre l'est aussi, d'une sorte de *cybertechnologie* capable de mémoriser, transformer, suggérer les images d'une réalité augmentée.

Si cette hypothèse était vérifiée pour d'autres, disons pour de très nombreux autres, ce serait bientôt la fin des religions historiques ! Leurs imaginaires sont toujours présentés par elles-mêmes comme la chose en soi, la réalité, l'alpha et l'omega.

En réalité, il se peut que leurs images ne soient que les simples contes produits par un autre monde contigu au nôtre...

Mais les adorateurs des dieux et les fidèles des religions avaient leur bonne raison de chérir leurs images. En les vénérant, ils maintenaient peut-être le contact vivant avec les champs de superconscience qui les guidaient, les inspiraient ainsi, et les aimaient sans doute vraiment.

La seule rupture que notre modeste hypothèse apporte ici est que ces réalités imperceptibles auraient choisi des icônes pour les représenter, sans pour autant coïncider ou se réduire à ces simples images d'épinal.

Si d'autres admettaient cela, ce qui n'est pas certain, on irait vers une forme de religiosité plus universelle, où seraient estompées les différences, et la valeur sans doute excessive attribuée à des cultes particuliers par leurs dévots.

Je me prends ici à rêver tout haut. On irait sans doute vers moins de fondamentalisme et de fièvre zélote : si nos ancêtres n'ont adoré que les images 3D virtuelles produites par un autre monde intérieur au nôtre, cela n'a aucun sens de se bagarrer pour elles, ni contre d'autres peuples qui apprécient une autre réalité augmentée, qui bannit les images du divin celle-là...

Et enfin art, science, technique, éthique et religion ne seraient plus dissociés de manière artificielle.



Au cœur des champs de conscience

IIII

Mémoire cénesthésique

Cette matinée est d'une exquise douceur. Le soleil filtrant, apaisé, à travers le ciel brumeux réchauffe la nature. A peine un souffle de brise, les rameaux ondoient au bout des branches, les arbres respirent.

Des cyclistes ayant des paniers sur leur porte-bagages passent sur le chemin. Des baguettes de pain frais enveloppées de papier y pointent le nez.

L'alchimie de la Saint Jean qui approche opère : on célèbre enfin le beau « temps retrouvé. »

Evoquons un peu l'auteur du livre qui porte ce titre.

Le lecteur de Proust est généralement étonné du caractère vivant et évocateur des scènes de « La recherche ».

Ainsi dans « A l'ombre des jeunes filles en fleurs » on voit apparaître le décor de ce que les experts de la littérature proustienne supposent être le

grand hôtel de Cabourg. Puis on est avec le narrateur sur la digue qui avance vers la mer. On va avec lui, pour la première fois, à la rencontre de la petite bande juvénile de ceux qui deviendront quelques semaines plus tard ses amis du temps des vacances à la mer. Ils avancent crânement parmi la foule des estivants.

« Une bande qui progressait le long de la digue comme une lumineuse comète. » (p.141, vol. II)

Parmi les jeunes promeneurs, les exégètes ont cru reconnaître, notamment, le sourire de Marcel Plantevignes, ami de l'auteur, ainsi que les traits d'autres de ses connaissances de Cabourg. Mais ils apparaissent sous la plume du romancier comme autant de « jeunes filles ».

L'auteur écrit une chose, et le lecteur en perçoit une autre. Un jeu vertigineux se produit entre le mot et l'image.

Les phrases et les paragraphes composent progressivement une scène vivante qui finit par échapper à la stricte narration de l'auteur pour acquérir la liberté d'un moment autonome de vie de l'écriture.

L'auteur écrit « elles », et on découvre, surpris, au cœur de l'image diaphane apparaissant, qu'il veut dire « ils », comme dans cette description d'une des supposées jeunes filles :

« Son nez droit, sa peau brune mettaient en contraste au milieu des autres comme dans quelque tableau de la Renaissance, un roi Mage de type arabe. » (p.148, vol.II)

Faire imaginer au lecteur une jeune fille sous les traits d'un roi mage de type arabe, au nez droit et à la peau brune, relève de la gageure. Le texte feint ainsi de cacher et dissimuler ce que les images qu'il suscite révèlent et exposent si clairement à notre regard intérieur de lecteur.

« Une de ces inconnues poussait devant elle, de la main, sa bicyclette ; deux autres tenaient des clubs de golf [...] » (p.148, vol.II)

Même l'un des éditeurs littéraires du texte dans la collection de la Pléiade s'émeut de ces personnages féminins paradoxaux, puisqu'il consacre à un autre des membres de la bande, particulièrement audacieux, une note en fin d'ouvrage qui feint à son tour d'être étonnée :

« Cet exploit sportif ne conviendrait-il pas mieux à un jeune garçon ? »
(Note 1, de la page 150, vol. II)

Il faut dire que la « jeune fille » en question, qui semble au narrateur la plus âgée de la bande, avait fait ceci :

« [...] Sans une hésitation l'aînée de la petite bande se mit à courir ; et elle sauta par-dessus le vieillard épouvanté, [un octogénaire] dont la casquette marine fut effleurée par les pieds agiles, au grand amusement des autres jeunes filles. [...] « C'pauvre vieux, i m'fait d'la peine, il a l'air à moitié crevé », dit l'une de ces filles d'une voix rogommeuse et avec un accent à demi ironique. » (p.150, vol.II)

Ces « jeunes filles » représentées ici par Proust semblent avoir... un fort taux de testostérone !

C'est ainsi vraiment dans « l'ombre » des « jeunes filles en fleurs » que l'imagination du lecteur est invitée à laisser se déployer les images... Et qu'est-ce que *l'ombre* des « jeunes filles » sinon les jeunes hommes que fréquentait plus volontiers, mais plus discrètement aussi, l'auteur ?

Que trouvait-il à l'ombre, sous les fleurs de l'apparence, sinon les vertes frondaisons, la verte feuillaison d'amours cachées, de passions ombrageuses, bref, d'amitiés masculines que l'époque exigeait qu'elles restassent secrètes ?

L'imaginaire proustien est si convaincant qu'il nous invite dans sa réalité au rythme des immenses phrases de son auteur.

Peut-être vais-je aux yeux des admirateurs de Marcel Proust commettre un impair avec les paragraphes qui suivent.

En lisant les premiers volumes d'« A la recherche » j'ai eu souvent la même impression. La voici : Un homme, fût-il un auteur très attentif et concentré, ne pouvait pas, par ses propres moyens biologiques, parvenir à une évocation si complexe, subtile, imaginative, qui est celle des tableaux animés de ses livres.

Cette merveille d'une magie littéraire opératoire, ces scènes qui émergent intactes de ce monde englouti, tout à la fois réel et imaginaire, sont au-delà des facultés strictement humaines de leur auteur.

Que les amateurs de littérature proustienne me pardonnent ce sacrilège, mais j'en suis venu à supposer que l'écrivain avait été assisté intérieurement, avait bénéficié dans son inspiration de l'intervention de dimensions supplémentaires.

Je pose ici la question : les mondes évolués de la superconscience auraient-ils guidé l'auteur et accompagné son ardent labeur d'écriture ?

Car les images qui s'élèvent à la lecture « Du côté de chez Swann » par exemple ont une fraîcheur et une qualité digne d'un film en technicolor et cinémascope.

C'est comme si les parfums, les couleurs et les ambiances avaient été transmis jusqu'au lecteur d'aujourd'hui sans perte, sans le moindre effacement.

Cette profondeur de l'espace des scènes décrites par Proust, la finesse de leurs détails, et la stabilité de leur apparition dans notre imagination ne sont-elles pas au-delà des facultés ordinaires ?

Je ne suis pas certain que cette puissance d'évocation littéraire vienne seulement d'un homme, d'une plume et de ses mots.

Y a-t-il eu médiation invisible dans d'autres dimensions de la conscience ? Quelque chose a-t-il guidé l'auteur asthmatique à sa table d'écriture ? Et ce quelque chose est-il conscience évoluée dotée de moyens subtils extraordinaires ?

Et parmi ces moyens, je pense justement à la possibilité de créer, fixer et stabiliser des images littéraires complexes qui puisse traverser le temps et resurgir chez le lecteur du XXIème siècle.

Il y a d'ailleurs dès le premier volume de la Recherche comme une allusion ou un clin d'œil à cette possibilité dans l'exposition méthodique de la *mémoire cénesthésique* que fait l'auteur en prenant comme exemple l'anecdote de la madeleine chez Tante Léonie.

La saveur du tilleul, ou celle du thé mêlée à la petite madeleine qui y est trempée agit comme un stimulus, ou plutôt comme un code d'accès, une clef de décryptage permettant de revivre l'entièreté d'un passé apparemment oublié.

Mon intuition est que cette mémoire qui restitue alors les moindres détails est dans sa grande perfection plus que de l'imaginaire littéraire.

On perçoit ses images avec un détail à couper le souffle. L'auteur peut zoomer sur d'infimes volumes et nous faire percevoir un grain de peau, l'éclat d'un regard, la qualité d'une expression. Il nous semble visionner

de manière intérieure quelque excellent DVD *blue ray*, ces galettes haute définition lues par un rayon bleu.

Non seulement la haute définition d'un pinceau laser bleu est au rendez-vous. Mais encore la production du film imaginaire est aussi en tout point remarquable.

Le chef opérateur virtuel a bien fait les choses. La qualité de la mise en images, de la photographie est sans reproche. Une belle lumière nimbe et éclaire chaque chose et chaque silhouette vêtue de clair.

La profondeur de champ paraît quasi infinie, nous permettant une image nette des premiers plans aux personnages de fond de scène. L'image est panoramique, avec des travellings s'étendant sur le champ de vision large et haut des plus spectaculaires réalisations à la manière d'Hollywood. On part de la tasse et de la madeleine, et le champ de vision s'élargit et s'élève jusqu'à embrasser tout Combray et sa région d'un regard qui ne perd aucun détail des maisons, des habitants et des jardins.

Le film est en odorama. Son réalisateur nous faisant partager le parfum d'une haie d'aubépines, ainsi qu'en savourama, allant jusqu'à communier avec le lecteur-spectateur dans la sensation gustative d'une madeleine trempée dans une tasse de thé de Ceylan ou de tilleul.

La tâche de Proust était très incertaine, terriblement ambitieuse, puisqu'il se proposait de faire vivre ainsi des souvenirs d'enfance et de jeunesse, déjà éloignés de lui de dix ans, vingt ans ou davantage.

Chacun sent la difficulté qu'il y a à décrire une scène sans avoir pris de notes, ne serait-ce que quelques années plus tard.

Existe-t-il dans l'invisible ces guides de l'inspiration qui accompagnent la pensée de l'auteur, le burin du sculpteur, la brosse de l'aquarelliste et les doigts de Michel Polnareff ?

Si j'avais à oser une hypothèse, je dirais que des consciences, qui nous dépassent mais qui agissent aussi à l'intérieur de nous, et jusque dans notre corps et ses cellules rajoutent au talent. Elles préservent l'apprentissage acquis. Elles concentrent l'intensité de l'émotion ou du sentiment. Elles aiguissent l'attention et la soutiennent. Elles stabilisent et maintiennent l'inscription précise et hautement définie dans une mémoire.

Elles permettent que cette mémoire, élaborée et enrichie de l'imaginaire artistique puisse être disponible et intacte pour le lecteur ou le spectateur, beaucoup plus tard.

Nous avons bien les mémoires flash de nos clefs USB qui traînent dans nos poches.

Elles sont si petites désormais que parfois nous oublions de retirer l'une de ces clefs USB de la poche arrière de nos jeans lorsque nous passons ceux-ci à la machine à laver.

Qu'importe, une fois séchée la clef USB fonctionne de nouveau. Connectée à notre télévision *black gloss* à écran plat, ou à l'un des ports de nos ordinateurs en y étant simplement insérée, elle nous laisse retrouver sa moisson de trésors : musiques, vidéos, photos, textes, que nous y avons consignée.

Pourquoi d'autres plans évolués feraient-ils moins bien que nous ?

Pourquoi seraient-ils moins capables de miniaturisation et de virtualisation que nous dans l'art de la mémoire ?

Nous, les humains, en sommes encore à des supports, comme la photo ou la vidéo, qui restituent une image aplatie de nos souvenirs.

Mais il est pensable que la technique de l'encryptage du souvenir intégral

dans une seule sensation humaine soit connue par les champs de superconscience, avec sa restitution en relief et avec ses cinq sens parfaitement préservés, trente ans, un siècle plus tard, lorsque la sensation qui a servi au cryptage est revécue, qu'elle libère le code et décompresse la mémoire en une expansion de la conscience. Bref, il est pensable que la quintessence de la *science* de la mémoire cénesthésique, puisse être familière des mondes de la superconscience.

Ces derniers aideraient l'artiste pour qu'il puisse évoquer, mémoriser, intégrer, progresser, mais aussi aideraient le public pour qu'il puisse également recevoir la création artistique en « haute définition » et vibrer à son tour.

Tout cela supposerait une science, un art, une méthode, une technologie invisibles de la part de ces consciences qui agissent en l'homme, bref, la mise en œuvre de l'Intelligent Design pour l'art aussi.

Autrefois on disait des artistes d'exception que les muses s'étaient penchées sur leur berceau.

Peut-être ce terme de muse renvoie-t-il également aux champs de conscience évoluée intervenant jusque dans notre monde.



Au coeur des champs de superconscience

HIV

Les passagers rêveurs

Temps variable. L'air est saturé de chaleur, tandis que des nuages s'amoncellent. On commence à distinguer dans la brise la fraîcheur annonciatrice de quelque averse orageuse.

Ma troisième tasse de thé est devant mon cahier. Bien infusé et ambré, ce nectar brûlant et délicieux me fait paraître fraîche la température ambiante.

Tandis que le souffle venu de la mer s'amplifie, comme porteur d'une fine bruine océane, je songe qu'il est temps d'évoquer ici une question délicate.

Chaque lecteur, chaque lectrice se sera sans doute fait la réflexion suivante :

« Si ces superconsciences existent, pourquoi ne se rendent-elles pas plus 'visibles' des hommes et ne se font-elles pas connaître d'eux ? »

Cette question - cette énigme - je me la suis posée. Voici les pistes que j'ai à vous proposer, à défaut d'une réponse.

Une **première** hypothèse est que cette vague impression de ma part relative à l'existence des champs de superconscience serait totalement infondée. Je me serais trompé.

Aucune réalité mystérieuse de ce type n'aurait jamais existé.

Il serait donc naturel qu'en dehors du cerveau embrumé de quelques fanatiques du « New Age », de quelques schizophrènes et de moi-même, personne n'ait jamais reçu le moindre signe d'existence de ces mondes, pour la seule et bonne raison qu'ils n'existeraient pas.

La **deuxième** possibilité est que les mondes de la superconscience existent et se manifestent déjà de multiples manières. Ils s'exposent de façons certes codifiées, simplifiées et particularisée dans toutes sortes de religions, de cultes et de traditions locales, ainsi que dans leurs sacerdoces.

De nombreux auteurs, même non religieux, en attestent aussi, chacun dans son domaine.

Les poètes et les artistes en sont familiers. Ils s'inspirent de ce commerce avec le monde subtil de la vie intérieure.

Le psychiatre Carl Gustav Jung a même fondé sa métapsychologie sur cette « évidence ». Selon lui le monde des « archétypes », « l'inconscient collectif », voire même le « super conscient » seraient des termes appropriés pour évoquer indirectement ces réalités.

Dans les laboratoires d'études sur le cerveau humain, la recherche par tomographie montrerait quant à elle la possibilité d'activité cérébrale synchronisée, d'ondes gamma. Des travaux d'observations et de mesures

menés sur des moines bouddhistes auraient même été entrepris pour mettre en évidence la présence ou non d'autres formes de conscience particulièrement inspirées ou paisibles.

Mais personne n'en serait privé pour autant.

L'écrivain, on l'a vu avec l'exemple de Marcel Proust, vivrait cette intimité au travers de son inspiration. Le médium, le guérisseur et le charlatan la chercheraient aussi pour donner des avis fondés sur cette précieuse connaissance.

Mais aussi les médecins, les enseignants, les mécaniciens, les ingénieurs, les mathématiciens, les coiffeurs et les plombiers, bref, tous les corps de métiers, ne pourraient se passer des ressources de la superconscience.

Depuis les plans de cette dernière, les talents trouveraient les moyens subtils d'exercer pleinement leur vocation.

On peut imaginer que les apprentissages les plus remarquables seraient permis par l'intercession de ces présences et de leur « technologie », tout aussi imperceptibles qu'attentives.

Immergés dans l'océan de la superconscience nous aurions donc fini par ne plus même y faire attention, pas ne plus le remarquer, par le prendre pour un dû, comme les poissons font sans doute peu de cas de l'eau dans laquelle ils nagent en permanence, n'imaginant pas qu'il sont au cœur d'un milieu aux propriétés remarquables.

La **troisième** éventualité est que les mondes intérieurs de la conscience évoluée seraient si différents du nôtre, qu'il serait sans réelle nécessité de vouloir les appréhender.

Nous n'aurions pas les facultés, pas les sens, pour ce faire, ni même l'utilité d'une connaissance, toute à la fois vaine et impossible.

La **quatrième** piste serait que si les humains s'intéressaient trop à ces réalités sub-liminales de la vie intérieure, ils pourraient commettre toutes sortes d'erreurs dans leurs vies. Pour cette raison ces présences éviteraient de se manifester trop ostensiblement.

D'abord ils pourraient se laisser illusionner par des faussaires ou des plagiaires issus des niveaux ordinaires ou inférieurs de la conscience. Ces derniers se feraient passer pour les émissaires, les ambassadeurs, les messagers, voire pour les superconsciences elles-mêmes ! Et c'est ce commerce insupportable des gourous qui en bénéficierait pour le plus grand détriment de tous.

En outre les attentions trop passionnées, fascinées et primitives comme les nôtres se braqueraient sur ces mondes subtils. Elles pourraient, qui sait, déranger ces derniers, leur inspirer des « songes » qui tourneraient au « cauchemar » !

En bref, le regard insistant et rustique des hommes pourrait être intrusif dans ces délicates réalités, comme un éléphant dans un magasin de porcelaines.

Dans la rubrique des « bêtises » possibles qui résulteraient du commerce avec ces dimensions il y a aussi le risque pour les hommes de négliger leur vocation terrestre. Ils pourraient hélas se désintéresser de leur propre destinée, de l'avenir de leur planète, de leur travail, de leurs proches ou de leur famille.

Fascinés par ces réalités sublimes, nos contemporains auraient sans doute quelque difficulté à travailler aussi dur, à vivre à toute vitesse, à foncer sur les routes, à accepter des achats à crédit sur vingt ou trente années, à s'engager pour des durées semblables ou supérieures dans un mariage et l'éducation d'enfants.

Face au sacré qui se révélerait, comme des papillons de nuit brûlés par une lampe, nos contemporains risqueraient de perdre les cadrages et les motivations qui font tourner la machinerie du monde d'aujourd'hui.

Ils travailleraient moins pour vivre mieux.

Ils ne s'embarrasseraient plus d'acquérir ce nouveau canapé si onéreux, cette cuisine intégrée bientôt démodée, ce 4x4 statutaire avec son pare buffles chromé sans grande utilité dans les rues de leur cité, à partir du moment où l'évidence toute intérieure de la sagesse et de la transcendance aurait été établie à leurs yeux.

Et puis peut-être y aurait-il des risques de dérapages plus graves.

De terrifiants Frankenstein en herbe voudraient-ils s'emparer de ce nouveau trésor révélé de la conscience, en priver les autres par quelque nouvelle drogue, le manipuler, le posséder, voire le commercialiser par abonnements mensuels ?

Pourrait-il y avoir des tentatives d'abuser de ces nouvelles possibilités ?

Face à une humanité encore immature les champs de superconscience auraient sagement fait le choix de la discrétion...

La **cinquième** pensée qui vient pour tenter d'expliquer la curieuse absence de réflexion sur ces thèmes de la superconscience est la suivante. Tant dans les médias, dans les institutions et dans les firmes, tous ceux qui

contrôlent peu ou prou aujourd'hui notre société humaine perdraient une bonne part de leur légitimité, de leurs prérogatives, de leur pouvoir et donc de leurs privilèges et de leur bel argent.

Si une sorte de hiérarchie nouvelle, et ses valeurs apparaissaient d'un coup, en mettant en évidence le continent insoupçonné d'une réalité efficiente de la superconscience, cela appellerait de nouvelles figures humaines d'autorité et de représentation.

Cela renouvellerait les élites. Cela transformerait l'exercice du pouvoir. Cela déplacerait les richesses...

Les casernes du savoir, les temples de la consommation, les quartiers généraux des états-majors du marketing perdraient de leur ancienne légitimité.

Des palais de la bourse aux palais présidentiels, toute la classe dirigeante devrait se remettre en cause, ou plutôt serait remise en cause par l'émergence de ces nouvelles valeurs, de ces nouvelles priorités, de ces nouveaux regards sur la vie.

Les perspectives corporatistes seraient remises en cause pour les éditeurs, les acteurs, les financiers, pour les marchands de chansons et les marchands de sable, mais aussi pour les marchands de missiles...

On découvrirait avec les royaumes intérieurs de la conscience évoluée que le vrai pouvoir vient donc d'ailleurs.

L'argent perdrait de son statut, et avec lui le Nasdaq et le CAC 40. Libérés d'un coup de leur soumission à l'autorité, les peuples s'émanciperaient aussitôt de leurs anciennes et désuètes tutelles.

Il est donc clair que cette perspective ne plaît pas aujourd'hui à tous ceux qui ont intérêt à maintenir le statu quo, celui d'un monde vue comme une machinerie, c'est-à-dire sans conscience, sans esprit.

La **sixième** raison qui pourrait justifier l'absence au cœur de notre civilisation de témoignages probants confirmant l'existence et l'activité des champs de superconscience serait que ceux-ci ne parviendraient pas jusqu'aux circuits de l'information, de la culture, et de l'éducation.

Ce type d'initiation à ces réalités intérieures resterait réservée à quelques-uns, parfois dans la quiétude d'un ermitage, parfois dans la vie apparemment simple d'une maison paisible, parfois dans le secret d'une chambre d'hôpital psychiatrique, parfois dans la créativité d'un solitaire chercheur.

Une présentation adaptée à chacune des personnalités serait faite de ces mondes à l'initiative de ces derniers.

Aucune des versions humaines ne coïnciderait parfaitement avec celle d'autres chercheurs.

La subjectivité teinterait chaque initiation à la réalité de ces mondes, rendant impossible l'accumulation et la communication d'une connaissance à leur sujet. De toutes façons seules seraient exposés des individualités suffisamment déconnectées de la machinerie sociale pour pouvoir s'ouvrir à cette expérience.

Cela n'aurait pas d'effet en retour notable sur le fonctionnement de la société. Elle continuerait de vrombir et de chauffer comme une locomotive

lancée à toute vitesse, sans se soucier de ces quelques passagers rêveurs qui contemplent le paysage...

La **septième** explication est celle de mon ignorance, et c'est sans doute la plus satisfaisante. Pourquoi les hommes savent faire des avions supersoniques et des superordinateurs mais n'ont pas la moindre idée des relations subtiles que leur esprit pourrait entretenir avec d'autres formes de conscience ?

Je ne sais pas.

Et pourquoi l'homme est-il capable de prouesses en micro biologie cellulaire et ignore encore comment la première cellule vivante des océans primordiaux de la planète s'est divisée, et d'où vient l'information de sa double hélice d'ADN ?

Ces paradoxes ne laissent pas de m'étonner et de m'intriguer...



Au cœur des champs de superconscience

Postface **Vous êtes arrivé**

Le matin est frais.

Le soleil s'est levé sur la haie de thuyas, y inscrivant son galon doré.

La météo annonce du beau temps.

Les oiseaux se confient à l'heure de la rosée.

Leurs pépiements se mêlent aux bruits lointains des voitures qui franchissent le pont *reliant* l'île et le continent.

Voici en guise de postface à ce modeste livre ces quelques spéculations...

Comme nous l'avons écrit précédemment, les présences « intérieures » à notre monde s'étageraient en des champs de superconscience.

Etant imperceptibles, elles agiraient dans l'inconscient individuel et l'inconscient collectif. Mais elles pénétreraient aussi jusque dans le corps

humain, par exemple dans son système neuroendocrinien et dans les glandes endocrines, sans qu'on puisse limiter a priori le champ de ces activités en l'homme.

Cependant, cette réalité superconsciente ne serait pas incarnée dans la matière organique, contrairement à la nôtre.

Ce serait, à sa manière, une « collectivité » dotée d'une technologie subtile et d'une culture de projet en relation, notamment, avec l'humain.

En son sein des présences agiraient, dans notre direction, car elles seraient dotées des facultés évoluées de l'esprit et des *hyper-technosciences* pouvant mobiliser des activités biocybernétiques adaptées à la communication, à l'évolution et à la transformation des espèces vivantes terrestres.

Leurs mondes seraient ainsi comme enracinés au niveau de ce qui est pour nous le psychologique et l'esprit.

Ils existeraient à leur base la plus dense au niveau de ce qui est pour nous le sommet de la culture : la conscience et l'intelligence. Prenons une simple image, que j'espère amusante, à défaut d'être exacte ou vraisemblable. Le sol, les rochers, la terre, l'humus de leur réalité seraient en quelque sorte constitués par la musique de Vivaldi, Hamlet de Shakespeare, le film « 2001 l'odyssée de l'espace » et la poésie de Rimbaud !

Ces champs de superconscience seraient comme enrichis par la perception de nos sens, le désir, la conscience qui constituent parmi les plus subtils de nos plans.

Ainsi leurs « racines » seraient nos « fleurs ».

Ces mondes intérieurs viendraient, *descendraient* jusqu'à notre esprit humain comme les racines aspirent à croître dans le sol fertile.

Nous serions ce terreau, riche de matériaux perceptifs, de passion, d'activités, de projets, de sentiments, de vitalités...

Notre conscience la plus claire serait –en admettant que cette analogie ne soit pas trop grossière – leur plus obscure nuit.

C'est-à-dire que ce qui est le plus éveillé et le plus subtil en nous serait pour eux le plus dense et opaque...

Et ils rêveraient ainsi au travers de notre éveil, de nos accomplissements, de nos créations.

Ce qui est pour les humains de l'ordre de la réalisation, de l'œuvre, du talent et de la vocation, serait en eux comme songes et imagerie.

Leurs « civilisations » subtiles, incompréhensibles par notre intelligence et nos cinq sens si primitifs, seraient incomparablement avancées et sophistiquées.

Et elles ne manqueraient pas d'humour en mettant en scène la comédie humaine.

Elles pourraient ainsi s'adapter aux conditions humaines en y déposant autant de signes, de clins d'œil de la vie et du destin, de coups de pouce inattendus, d'aide inopinée, de coïncidences apparemment fortuites, de *synchronicité* mystérieuse et surtout d'apprentissages fulgurants, qu'il y a d'êtres *différents*.

Ces manières d'entrer en contact avec notre monde préserveraient et respecteraient le caractère particulier, le style de la communication humaine et de la vie sur Terre.

L'interface entre notre monde et celui de ces guides invisibles serait leurs activités subtiles.

Sans les effets concrets de ces activités, dans notre monde et dans notre corps, la nature de ces réalités imbriquées à la nôtre à la manière de poupées russes, nous resterait totalement impénétrable.

Même en supposant les effets de leurs activités en direction de notre monde, leurs propres « univers » nous restent énigmatiques et mystérieux, tant les réalités en sont différentes...

L'accélération du progrès scientifique, technologique, social, démocratique et interculturel serait due à leur aimable intercession tout autant qu'à l'accumulation du savoir et de l'expérience terrestre. Nous ferions en quelque sorte la moitié du chemin, ils feraient l'autre...

Ce sont ces quelques hypothèses qui viennent conclure ce modeste recueil de mes pauvres élucubrations écrit à l'approche du solstice d'été 2007, sur l'île d'Oléron (France)...

Il sera bientôt temps de ranger mes effets personnels, de replier et ranger les couvertures, de passer l'aspirateur.

Les vacances sont finies. Il me faut traverser à nouveau le pont et rejoindre le continent. Je rentre à la maison.

Je placerai les sacs de voyage dans le coffre de la voiture, fermerai la maison à double tour, rideaux tirés sur la véranda. Le portail sera refermé et la combinaison de son cadenas brouillée.

Guidé par satellites grâce à un petit terminal GPS embarqué, je filerai sur les routes sans trop me tromper d'orientation.

Car, invisibles à mes yeux humains, interviendra tout un réseau sophistiqué de satellites, d'émetteurs, de serveurs, d'ordinateurs, de logiciels, de moyens de télécommunication, *même si je n'en ai pas la moindre idée.*

« A trois cents mètres, tourner à droite. »

Ces médiations sophistiquées du système GPS resteront imperceptibles dans mon expérience. Mais elles accompagneront néanmoins attentivement ma course qu'elles modèleront, tandis que, tranquille et comme seul au monde, je circulerai en chantonnant.

Bientôt une voix de cyborg venue de l'intérieur même de l'habitacle me dira simplement : « vous êtes arrivé ».

Remerciements



Intelligent

*d*esign ?

À la source des champs de surconscience

À

M. Aubier, professeur de français qui nous présenta en classe de sixième les premières notions de la mémoire cénesthésique.

Paul Montuclar, philosophe, qui enseignait le séminaire « *technologie & métaphysique* » auquel je participais comme étudiant en 1980, peu avant sa disparition.

L'abbé *Pierre Baffet*, prêtre et résistant, qui me donna l'exemple d'une vie sacerdotale au service des autres et d'une belle vocation érémitique.

Lama *Guendune* rinpoché venu du Kham et que je servis volontiers comme moine novice et secrétaire.



Au cœur des champs de superconscience

Postface II

Impression de lecture
de Jean Even,

été 2007

Jean Even, romancier et voyageur, est auteur notamment de « *l'Histoire et l'Éternel*, Un esprit libre sous le Bas-Empire romain » et d'*Instantanés*.

<http://l-histoire-et-l-eternel.blogspot.com/>

<http://jean-even-instantanes.blogspot.com/>

Votre texte me laisse un peu perplexe. Votre attitude générale et votre langage sont résolument scientifiques. Vous ne ménagez pas les religions et surtout les intégrismes, par exemple le naïf littéralisme des créationnistes américains. Fort bien. Mais voici que l'irrationnel fait un retour en force in extremis, sous la forme des "mondes invisibles" ou "parallèles", des "champs de superconscience" ou de la "réalité augmentée", toutes hypothèses dont vous dites seulement qu'elles ne sont pas invraisemblables.

Je n'ai pas très bien compris le lien que vous faites entre les notions ci-dessus et l'"intelligent design". Je connais évidemment beaucoup moins bien que vous cette théorie. Le peu que j'en ai lu, ici et là, m'a probablement permis de connaître seulement ce que vous appelez des "caricatures créationnistes" de ce "dessein intelligent". Qu'il ne faille pas le confondre avec le vieux vitalisme et le finalisme d'autrefois, je veux bien le croire. Mais tout de même, je ne peux pas m'empêcher de trouver qu'entre le début et la fin de votre livre, vous faites ce que j'appellerai le grand écart. Je ne m'en étonne d'ailleurs pas tellement et, pour vous expliquer ce que je veux dire, je vous citerai deux ouvrages que vous connaissez d'ailleurs probablement.

Le premier est le célèbre livre de Jacques Monod, "Le hasard et la Nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne". Au dernier chapitre, je lis que "La science n'a pas conquis les âmes." Nos sociétés, dit l'auteur, acceptent volontiers les richesses et les pouvoirs (j'ajoute: "et les savoirs") qu'elle procure, "mais pas la rupture avec la tradition animiste". Le mal de l'âme moderne, selon Monod, c'est ce mensonge, et il ajoute : "L'homme moderne en veut à la science de l'avoir délivré de "valeurs" qui s'imposaient à lui."

Ma seconde référence est le livre magistral de Marcel Gauchet : "Le désenchantement du monde". Vous connaissez, j'espère, cette immense fresque historique qui raconte "la sortie de la religion", une sortie qui, dans nos sociétés occidentales, est, selon l'auteur, achevée. Mais la "sortie de la religion" ne signifie pas, dit-il, la "fin du religieux". Le livre se termine sur l'étude des raisons de cette survie et des formes qu'elle prend.

Au-delà du "visible, multiple et divers" qu'étudie la science, subsiste la croyance (ou la nostalgie) d'"une unité et d'une continuité indifférenciées", qui n'impliquent aucune "foi" ni sacralité, et sont

parfaitement compatibles avec l'athéisme. D'où le recours aux spiritualités asiatiques (Bouddhisme ou Taoïsme), "au vide ou au rien qu'elles évoquent, figures de l'illimité indifférencié".

Si je vous ai cité ces deux auteurs, c'est parce que ce qu'ils disent, à mon avis, vous concerne :

1°) Vous me semblez assez représentatif de cet "homme moderne" dont parle Jacques Monod, qui, au fond de lui, en veut à la science de l'avoir libéré de chaînes auxquelles finalement il tenait.

2°) Vous me paraissez aussi assez représentatif de ce retour du religieux (J.P.Sartre disait : du "théologique"), qui, selon Marcel Gauchet, suit la sortie de la religion.

Jean Even

.../...



Au cœur des champs de conscience

Postface III

**réponse
à Jean Even**

*« Mes questions sont intactes,
elles sont mon trésor. »*

C'est très aimable à vous de bien vouloir laisser paraître le reflet à chaud de votre lecture. Son intérêt est d'être spontané et non rédigé sur commande.

J'aime bien la brève partie sur Sartre de votre commentaire, c'est un peu le passage obligé.

Je m'attendais presque à la trouver.

Cette notation sur Sartre va situer votre critique attentive de mon « *grand écart* » (pour reprendre votre terme à la fois juste et amusant) dans les contradictions propres, me semble-t-il, à cet auteur, et me permettre de répondre à vos intéressantes objections.

En effet Sartre était athée. Il fait même dire au principal personnage du « diable et du bon dieu » : « *Le ciel est vide, Dieu n'existe pas* ». Mais

quelques temps avant sa mort, c'est un peu moins connu, Sartre s'est en quelque sorte rapproché du catholicisme, comme le révéla une série d'interviews qu'il donna au *Nouvel Observateur* à l'époque. Je me souviens l'avoir lue avec stupéfaction, j'étais très jeune.

En mars 1980, Le Nouvel Observateur publie, sur trois numéros, une série d'entretiens avec Benny Lévy qui seront édités, après sa mort, sur le titre « l'Espoir maintenant » :

« Je me sens, non comme une poussière apparue dans le monde, mais comme un être attendu, provoqué, préfiguré, comme un être qui ne semble pouvoir venir que d'un créateur et cette idée d'une main salvatrice qui m'aurait créé me renvoie à Dieu ».

(Jean Paul Sartre)

[Référence : http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Paul_Sartre]

Quelque temps avant de passer de vie à trépas, Sartre, le philosophe existentialiste enfin confronté à sa propre mort avait retourné sa veste, il n'était plus aussi clair pour lui que le ciel était vide.

Comme quoi l'existentialisme c'était donc aussi cette possibilité...

Votre attentive impression de lecture dit que ce modeste livre peut correspondre à retour du *religieux*. Mais le mot date un peu, dans le livre « Intelligent Design ? » j'écris « science-art-sagesse » plutôt que « religion ». Ce n'est pas tout à fait la même référence.

L'idée est la suivante : sans le vouloir, je suis devenu l'instrument d'observation, d'analyse et de mesure d'un phénomène ressenti, un peu à

la manière d'une observation participative, d'une immersion totale ou d'une recherche action en science sociales.

J'ai essayé de dissocier, de distancier, puis d'associer et de réintégrer cet observateur et ce narrateur.

Il ne s'agit pas de donner des réponses mais de permettre que des questions s'élèvent chez le lecteur. Je suggère : « Voilà mon aventure intérieure ! », « voilà mon propre voyage ! ». Et j'invite le lecteur : « qu'en pensez-vous ? », et « quid de vos propres voyages ? », « confirment-ils les intuitions et les hypothèses du mien ? »

C'est la position de ce petit livre.

C'est à dire que ce « *religieux* » que vous avez vu dans ce texte ressemble plus au *scientifique* qu'au religieux, car il est soumis aussi à la réfutabilité, à l'investigation, à l'expérimentation.

Personne ne me l'a donné, et ce n'est pas ce bon Sartre qui pourra me le reprendre, vous pouvez vous en douter.

Comme le raconte le livre, sur ma civière à l'hôpital en pleine *Near Death Experience*, j'ai bien failli mourir, mais aussi j'ai vu que je l'expérience ne confirmait pas les dogmes du bouddhisme : aucune évidence de réincarnation ne m'attendait, les protecteurs paisibles et courroucés du bouddhisme du vajrayana n'étaient pas là. Auraient-ils pris la poudre d'escampette ? En direct, j'ai vécu autre chose.

J'ai donc laissé le bouddhisme dans ce qu'il ne correspondait pas à mon expérience. Un peu comme un scientifique abandonne une théorie quand ses instruments d'expérimentation lui donnent des résultats qui infirment cette théorie.

A la différence ici, que j'étais cet instrument, cette expérience, cet expérimentateur, tout à la fois... Je sais c'est beaucoup de casquettes...

L'autre idée forte du livre, c'est que je n'ai pas à choisir *un* vocabulaire unique. Je n'ai pas à rejeter *la* foi des autres. Je peux les accepter, et je peux m'enrichir au contact des scientifiques, des agnostiques, des athées. Il n'y pas l'Intelligent Design contre la science, mais l'Intelligent design & la science. D'où le point d'interrogation qui ponctue le titre du livre : « Intelligent design ? »

Puisque ce qui compte, c'est l'investigation : quel effort y ai-je mis ? Me suis-je donné de la peine ? Suis-je allé assez loin ? Ai-je ainsi le droit de vous importuner avec mes palabres et mes écrits ?

Je n'attends au fond que le débat, que de recevoir le récit de l'autre qui va me dire: « oui, çà je l'ai vécu aussi, mais pas çà, pour moi çà c'est passé ainsi... »

Ce qui m'a plu chez ces scientifiques épris du paradigme de *l'intelligent design* c'est qu'ils se sont dit exactement la même chose que moi dans leur propre champ, la biologie génétique : cet ADN, cet ARN messenger, cette transcriptase, cette double hélice, cette complexité : tout cela les a frappé du sceau d'une question. Pas d'une réponse, mais d'une question. Pour eux l'évidence d'un *design en filigrane de la vie est une énigme, une énigme à laquelle ils sont confrontés dans leurs observations.*

Ils se sont dits : ce n'est pas du chaos, ni de l'auto-organisation. Il y a comme une information complexe et bien ordonnée, de la programmation, le coup de crayon de l'ingénieur sur sa planche à dessin. C'est un peu comme si en regardant au microscope l'intérieur de la cellule ils avaient été frappés de l'ingéniosité de l'ingénieur mécanicien disposant ses bielles

et ses soupapes. (J'ai un CAP de mécanicien en cycles et motocycles que j'avais passé quand j'avais vingt ans en parallèle de mes études).

Et moi aussi, plus modestement, dans mon ermitage face à ces menues expériences, je me suis dit la même chose : « c'est assez construit, ce n'est pas entièrement du chaos, ni de l'auto-organisation. Ceci ou cela est attentivement scénarisé, et quelques détails portent la marque d'un "design". »

Ce qui me plaît dans l'Intelligent Design c'est cette exclamation sincère et spontanée :

« Cela ne peut être dû au pur hasard, ni à la seule nécessité ! », ou encore :

« ce ne peut pas être produit seulement par de l'auto-organisation à partir du chaos, ni de coïncidences fortuites ! »

Alors « qu'est-ce qu'il y a ? », « Qu'est-ce qu'il y a derrière ? »

Voilà ce qu'est l'Intelligent design avec un point d'interrogation.

Avec les années 2000, on arrive à poser à nouveau les grandes et vénérables *questions*, mais autrement.

La fin des idéologies c'est aussi la fin des dogmes, des images toutes faites de la vie, de l'homme et du monde, des autorités affirmatives et péremptoires.

On n'a pas les réponses, mais on a des gens dans des domaines divers qui se disent la même chose : « D'où cet ordre, cette harmonie, cette habile construction, cette ingéniosité dans la nature, la vie, la Terre, l'homme, la nature viennent-ils ? »

Une époque s'évalue à la qualité de ses questions. Nous avons là une belle et bonne question. Nous pouvons nous la poser et vous la poser. N'est-ce pas une époque formidable ?

J'adore sentir ce questionnement aussi chez mes contemporains. Car quand on a des questions comme ça, les guerres de religions s'éloignent, les casernes du savoir sont désertées, les visions toutes faites perdent de leur attrait.

Ma communauté de pensée est celle des questionneurs, ce n'est pas celle des *penser* mous. Une bonne question n'est pas tendre, car une bonne question peut être une sacrée gifle.

J'ai, intactes, mes questions. Elles sont mon trésor, car qui pourra me les prendre ?

Celui qui pourra me les prendre sera celui qui me donnera des réponses, me fera avancer, nous fera avancer et je l'accueillerai volontiers.

M.B.

.../...



Au coeur des champs de conscience

Postface IV

« L'horloger de Voltaire »

Réponse de Jean Even
du 30 novembre 2007

J'ai tiré sur papier, pour pouvoir les relire attentivement, les "Postfaces II et III", c'est-à-dire mon texte et le vôtre, et je me suis également reporté aux mails que nous avons échangés l'été dernier et que j'ai regroupés.

Mais je sens que je dois m'exprimer avec prudence car vous m'écriviez, le 15 juillet dernier :

"L'expérience spirituelle existe pour les gens, la vie intérieure existe pour nos contemporains, quelque explication qu'on leur donne. Ce n'est pas une abstraction, c'est le coeur de leur vie. Le fait de refuser ou de dénier subtilement à l'humain cette part (en en faisant un simple artefact biochimique ou perceptuel) est un geste d'une réelle grossièreté vis à vis de l'homme, c'est à dire aussi de lui-même."

Ces reproches s'adressaient au Pr. Crick et à sa "neurothéologie", mais je n'ignore pas que je les encours plus ou moins aussi.

Certes, vous multipliez les précautions. Vous proclamez qu'il "n'y a pas l'intelligent design contre la science, mais l'intelligent design et la science". Vous rappelez que cette notion n'est qu'une hypothèse et que, dans votre titre, vous l'affectez d'un point d'interrogation. Cela me surprend d'ailleurs un peu car plus loin je lis :

" Il y a comme une information complexe et bien ordonnée, de la programmation, le coup de crayon de l'ingénieur sur sa planche à dessin. C'est un peu comme si, en regardant au microscope l'intérieur de la cellule, ils avaient été frappés de l'ingéniosité de l'ingénieur mécanicien disposant ses bielles et ses soupapes... "

Et un peu plus loin encore :

" Ce qui me plaît dans l'Intelligent design, c'est cette exclamation sincère et spontanée : "Cela ne peut être dû au hasard, ni à la seule nécessité !"

ou encore :

" Ce ne peut pas être produit seulement par de l'auto-organisation à partir du chaos, ni de coïncidences fortuites ! ".

*Vous avez parfaitement le droit d'exprimer ce point de vue que je trouve tout à fait respectable et dont je ne suis d'ailleurs pas sûr à 100% qu'il ne soit pas juste. Seulement quand vous posez la question : "**Alors qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a derrière ?**", comment voulez-vous que je ne vous dise pas, comme je le faisais dans un mail du mois d'août : "C'est en somme la forme modernisée de l'horloger de Voltaire". Car ce*

qu'il y a derrière, comme vous dites, ce ne peut être que l'horloger de Voltaire.

Je ne vous reproche aucunement de penser cela, mais alors je ne comprends plus pourquoi vous vous offusquez quand j'emploie l'expression "retour du religieux", même si, je le reconnais, elle date un peu.

C'est d'ailleurs parce qu'elle date un peu que je lui préférais : "retour du théologique", une expression de J.P. Sartre. Et j'estime que la virulence avec laquelle vous fustigez Crick ou Sartre est, elle aussi, significative.

Vous avez parfaitement le droit d'adopter l'Intelligent design mais pourquoi vous croire obligé de faire suivre l'expression d'un point d'interrogation ? De très grands esprits, tout au long de l'Histoire, ont défendu une conviction à peu près semblable.

Que cette conviction, ancrée au coeur d'innombrables êtres humains depuis des siècles, prenne un habillage moderne avec l'intelligent design, ne me choque aucunement. A condition qu'on veuille bien admettre qu'il s'agit là, sinon d'un "retour", du moins d'une "survie" (comme dirait Marcel Gauchet) du "religieux" ou du "théologique" (On pourrait peut-être trouver un meilleur terme, mais il faudrait qu'il ait à peu près le même sens.)

Voilà quelques réflexions "à chaud" sur votre postface. Bravo en tout cas pour l'excellente présentation de votre livre auquel je souhaite beaucoup de lecteurs.

Bien cordialement.

J.E.

.../...



Au coeur des champs de superconscience

Postface ✓

« Le mythe de la caverne »

Réponse de Marc Bosche

du 1er décembre 2007

C'est très attentif de votre part d'avoir pris le temps de revenir sur ces textes.

Non, vous n'encourez pas les mêmes reproches que le Professeur Crick, puisque vous posez des questions, présentez vos hypothèses, vos intuitions, comme moi-même ou d'autres.

Le Dr Crick, lui, était allé plus loin puisque, par le pouvoir qu'il avait accumulé dans le monde académique et de la recherche, suite à la co-découverte décisive de la forme en double hélice de l'ADN, il menait aussi, simultanément un combat idéologique contre ceux qui évoquaient la possibilité de l'expérience spirituelle et religieuse.

Lui qui était un si éminent chercheur, et prix Nobel, était allé jusqu'à se retirer du conseil d'administration d'une célèbre université parce que celle-ci avait accepté l'ouverture d'une petite chapelle dans les locaux du campus à l'usage de ses étudiants chrétiens !

Débattre n'est pas combattre. Combattre n'est pas débattre. Loin de moi l'idée de "combattre" qui que ce soit : les débatteurs sont mes meilleurs amis, et rien ne me fait plus plaisir qu'un beau débat d'idées, car il fait avancer tout le monde, moi le premier. Je ne considère par les personnes avec lesquelles j'ai ce débat d'idées comme des *ennemis*, qu'il faudrait fuir, vaincre ou dominer, mais vraiment comme mes *amis*, ceux qui vont me permettre, nous permettre, d'avancer et de nous enrichir mutuellement. La nuance est de taille !

Allons à votre argument : je présenterais selon vous une version théologique édulcorée, qui d'un point de vue de idées se rapprocherait de celle du grand horloger chère à Voltaire.

"Automates pensants, mus par des mains divines."
(Voltaire / 1694-1778 / *Discours sur l'homme*)

" L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger."
(Voltaire / 1694-1778 / *Les Cabales*, 1772)

Voici mon sentiment : je ne crois pas trop, personnellement, à l'hypothèse de l'horloger de Voltaire, que vous évoquez pour décrire mon texte. Ou plutôt, à cet égard, je n'ai pas vraiment de conviction, ni de croyance

claire. Je ne sais pas s'il existe ou s'il n'existe pas, ce grand horloger : je serais donc à cet égard plutôt agnostique.

Et si c'est « l'horloger » qui apparaît en filigrane du petit livre "intelligent design ?", c'est que j'ai raté ma présentation.

Je suis plus du côté du *mythe de la caverne* de Platon : je vois à ces ombres dansantes et mouvantes projetées sur la paroi, que quelque chose parvient jusque dans notre monde, sans que je puisse bien discerner les "idées" dont je ne vois que les ombres.

Il y a un mystère, il y aurait quelque chose en filigrane de la vie, du monde, de la nature, voire même de nos rencontres. Il y aurait comme quelque chose (d'intelligent parfois) "**caché derrière**", pour reprendre la jolie formule du chanteur **Laurent Voulzy** qui évoquait sans doute le mystère qu'évoquent aussi parfois les menhirs bretons ou les pierre dressées de Stonehenge.

Quel mystère ?

Je ne sais pas vraiment.

Mon sentiment est que nous sommes des êtres relativement simples et primitifs, pour appréhender une réalité hautement complexe, multidimensionnelle, qui se prolonge de manière subtile, mais aussi invisible et enfin imperceptible.

Je ne serais pas surpris que nous ne soyons pas les seules consciences dotées "d'une intelligence plus ou moins créative et autonome" dans l'univers...

Je ne serais pas surpris que d'autres consciences soient plus avancées que les nôtres, peut-être, dans la possibilité de créer et de déposer entre elles et nous, comme une médiation possible entre nos réalités, avec des formes - artificiellement créées - de conscience cybernétique et d'intelligence artificielle, peut-être... Ou quelque chose de différent mais d'encore inconcevable pour nous...

Le livre vise à présenter cette intuition, à la rendre plus accessible, mais il n'apporte, je le sais, aucune évidence.

Mais c'est vrai aussi que cette complexité du spirituel va de pair avec une certaine unité dans notre perception de son phénomène. C'est peut-être ce qui vous fait penser que j'aurais adopté l'idée d'un « grand horloger », celui que postule Voltaire.

Peut-être notre univers est-il lui-même créé à partir d'une unité, peut-être en porte-t-il l'évidence... Dans le doute, je préfère, quant à moi parler de champs, de *champs de superconscience*, sans préjuger du fait qu'ils seraient ou non unifiés.

Voici une vague idée, une sorte de postulat, qui me plaît davantage : Il y aurait une forme *d'unité* dans la conscience, dans la possibilité de l'expérience consciente, tout autant qu'une grande *diversité* dans les formes de vies. *L'unité de la conscience* nous permettrait de nous relier à d'autres réalités, à d'autres champs, de ne pas être complètement séparés, ni isolés dans l'univers. *La diversité de la vie* nous assurerait une sorte d'autonomie, de particularité, et ferait de nous des êtres originaux. Nous serions unité et diversité, unité relative au sein de champs de conscience, et diversité relative de la vie dans l'univers.

Admettons un instant que cette vague idée ait quelque fondement : alors je m'intéresse plus à la *diversité des expériences*, à ce qui viendrait des

ombres projetées sur le mur de la caverne. Je m'intéresse sans doute plus à la pluralité des vies qu'à *l'unité de la conscience*.

Un mystique ou un être religieux verra sans doute d'abord *l'unité dans la diversité*.

A titre personnel, par curiosité et par sympathie pour le monde et les êtres vivants, je préfère regarder *la diversité dans l'unité*.

Mais j'admets que c'est une *préférence*, et c'est ce qui permet aussi de dialoguer avec des personnes plus spirituelles que je ne le suis, et qui voient l'unité de la conscience comme plus intéressante que la diversité de la vie. Leur point de vue est tout à fait valable aussi. C'est juste un autre regard sur la réalité.

Existant dans d'autres dimensions que les nôtres, même si elles sont simultanément immergées aussi en elles, sans que nous les visions, d'autres consciences interagissent-elles avec nos vies ?

Ont-elles évolué en des civilisations dotées d'interfaces (conscienses cybernétiques, bioactivités subtiles, intelligence artificielle, etc.) capables de communiquer et de garder le contact avec nous jusque dans nos dimensions, si étrangères aux leurs, peut-être ?

Notre réalité est-elle une réalité augmentée (« *augmented reality* ») par l'intercession de ces activités qui nous sont encore imperceptibles ?

Tout cela semble si passionnant, si lointain et si proche, si essentiel et si difficile à appréhender.

Si j'avais un credo, ce ne serait pas celui d'un grand horloger derrière le mécanisme du monde. Ce serait plutôt : A la fois divers, complexe et

unitaire, ce monde, cet univers, est un bien admirable mystère, qui semble se prolonger très loin vers la conscience, l'art, la beauté, l'humour, la science et l'intelligence ; et sa réalité dépasse toujours la fiction...

Au plaisir de vous lire,

M.B.

.../...



Au coeur des champs de surconscience

Postface VI

« Cheval de Troie »

Réponse de Jean Even
du 2 décembre 2007

Ce que j'apprécie le plus dans votre mail, ce sont des passages comme celui-ci :

« Il y a un mystère, il y aurait quelque chose en filigrane de la vie, du monde, de nos vies, de la nature, de nos rencontres, il y a comme quelque chose (d'intelligent parfois) "caché derrière". Quoi ? Je ne sais pas vraiment. Mon sentiment est que nous sommes des êtres relativement simples et primitifs pour appréhender une réalité hautement complexe, multidimensionnelle, subtile, invisible, imperceptible. »

Il est certain que nous vivons dans un monde "désenchanté", pour reprendre l'expression de Marcel Gauchet. On peut même le juger appauvri et avoir la nostalgie de son "enchantement". Déjà, dans la "Prière sur l'Acropole", le vieux Renan, s'adressant à la déesse Athéna,

symbole de la Raison et de la Science, disait qu'en entendant les chants religieux de son enfance, il devenait "presque apostat". Moi-même, qui me suis, comme lui, éloigné de la foi de mon enfance, quand je lis des auteurs platement ou grossièrement rationalistes (Marcel Boll, quand j'étais jeune, et surtout Michel Onfray aujourd'hui), je hausse les épaules. Je ne sais si vous connaissez Michel Onfray, mais c'est à des gens comme lui que vous pourriez réserver les anathèmes dont vous accablez J.P. Sartre. Je ne suis pas un inconditionnel de Sartre : il s'est si lourdement trompé, sur le terrain politique par exemple, que cela finit par rejaillir sur toute sa pensée. Du moins était-ce un vrai philosophe et l'on ne peut en faire un rationaliste vulgaire comme Onfray dont le "Traité d'athéologie", pour ne citer que lui, n'est qu'un pamphlet rationaliste superficiel, simpliste et de mauvais goût, dirigé contre toutes les formes de "foi".

Ceci étant dit, reconnaissez tout de même, que le désenchantement du monde a été aussi le début d'une libération de l'homme. Ce n'est pas un hasard si Marcel Gauchet nous annonce un nouvel ouvrage, "L'avènement de la démocratie ", qui fera suite à celui qu'il a consacré à la sortie de la religion. Vous avez été très influencé par le monde bouddhique. Mais l'Extrême-Orient est sorti de la religion au moins autant que nous.

Ce n'est pas le cas partout. [...] Je n'ai pas oublié des confidences à demi-mots que j'ai entendues ici et là : je me souviens par exemple d'un jeune dans une oasis égyptienne. Et depuis, j'ai entendu à la télé des jeunes Iraniens tenir des propos semblables. Leur monde reste peut-être "enchanté", mais leur théocratie, elle, n'est pas enchanteresse, croyez-moi.

Et c'est pourquoi je vous disais, l'été dernier, dans un mail, que je suis très inquiet quand je vois le retour en force de l'obscurantisme dans un pays comme les Etats-Unis où les prêcheurs évangélistes en sont arrivés, dans la moitié des Etats américains, à faire interdire, au nom de la Bible,

toute allusion à Darwin dans les écoles. Et n'oubliez pas qu'avec Bush, ces illuminés, ces soi-disant "born again", sont au pouvoir ! Je suis tout aussi inquiet quand je constate chez nous le succès de tant de sectes, en particulier chez les jeunes.

Au risque d'être jugé par vous archaïque (car aujourd'hui la mode, venue d'Amérique, est au retour du spirituel, pour ne pas dire : de l'irrationnel), je vous dirai que nos "Lumières" européennes, qui ont commencé à briller il y a trois siècles, restent à mes yeux le commencement de la libération de l'esprit humain.

Que le balancier soit parfois allé trop loin, par exemple en France où "laïcité" est presque devenue synonyme d'anticléricalisme", je l'admets.

Qu'une correction de tir, comme celle que vous représentez, soit salutaire, je le veux bien. Mais je reste sur mes gardes. Et pour tout vous dire, j'ai peur que votre "Intelligent design", modéré, respectable et assez facilement admissible, ne soit le cheval de Troie d'un obscurantisme beaucoup plus rétrograde.

Excusez-moi d'avoir, une fois de plus, été trop long. Si ce que je vous ai dit vous a choqué, n'hésitez pas à me le dire.

J.E.

.../...



Au cœur des champs de conscience

Postface VII

« No matter how dark the night has been... »

Réponse de Marc Bosche

du 3 décembre 2007

D'abord un mot pour dire que je ne partage pas la sévérité de votre point de vue à l'égard de Michel Onfray. Il m'est vraiment sympathique. Même si je ne connais pas son œuvre écrite, j'apprécie, pour l'avoir écouté à la radio défendre ses convictions, sa capacité à faire partager ses enthousiasmes, la chaleur communicative de sa pédagogie.

Je ne suis pas philosophe, et ne connais pas la philosophie. Comme vous le savez je m'intéresse à l'interculturalité et aux sciences humaines et sociales qui permettent d'en rendre compte : anthropologie, psychologie sociale, sociologie, communication, sciences des organisations, sciences de l'action... *interculturelles*.

Et si j'observe attentivement l'attitude, les choix pédagogiques, et les prises de position de Michel Onfray, je me dois de reconnaître qu'il est à sa manière, un messenger qualifié de l'interculturalité. Il fait dialoguer de nouveaux publics, les initie à l'étude de la philosophie dans le cadre de son université populaire, rapproche dans le débat les disciplines et les savoirs....

Qu'il soit, selon vous, « rationaliste » ne me dérange pas.

Chacun a ses « antennes » ses « capteurs », sa sensibilité, sa manière de décrypter la réalité. Nul ne peut décoder toute la complexité du réel. Dans son domaine je le trouve intéressant.

J'apprécie la parole directe, chaleureuse, personnelle, engagée d'un Michel Onfray, qui défend ses idées avec une passion somme toute citoyenne et communicative.

Bien entendu il sera peut-être le premier à éreinter ce petit livre s'il le lit un jour, et il en aura le droit. Et je suis certain que j'apprendrais aussi en lisant sa critique.

Curieusement peut-être, même si le philosophe ne pense certainement pas comme moi, j'éprouve instinctivement du respect pour ses engagements au service des autres. La diversité des idées et des pensées n'est pas un problème, c'est une ressource.

C'est la ressource.

Et s'il faut des rationalistes, ce dont je ne doute pas, j'aime autant que ce soient des Michel Onfray.

Quant à moi, en effet, je suis peu doué pour le rationalisme et le positivisme, et je ne pourrai certainement pas reprocher à qui que ce soit de l'être davantage. Je crois aussi que ce qui nous rapprocherait peut-être est un certain scepticisme, un goût pour interroger les apparences.

Revenons à votre impression de lecture « d'Intelligent design ? ».

Tout à fait d'accord avec votre mise ne garde, et en phase avec vous pour craindre le détournement des idées d'un "dessein intelligent" par des mouvements néo-conservateurs qui visent à restreindre, hélas, l'accès et le droit à l'avortement, à la contraception, aux préférences sexuelles minoritaires de l'homosexualité et à l'homoparentalité, etc.

On pourrait ajouter : tout à fait d'accord avec vous pour craindre qu'on ne tente même ici ou là de réécrire des manuels scolaires en y faisant apparaître une "création de la terre en sept jours" de "la main de Dieu" etc. Votre prudence, je la partage.

Mais le risque d'être *le cheval de Troie* d'un éventuel mouvement rétrograde me paraît quant à moi peu évident. A mon sens c'est plus un épouvantail que vous agitez fort ostensiblement à la fin de votre courrier, comme pour « jouer à se faire peur » ! Et je vais en agiter sous vos yeux un autre, que j'ai choisi exprès dans le domaine de la politique, car je sais que c'est un sujet qui vous intéresse.

Vous vous souvenez : **François Mitterrand**, affaibli et malade, présentant ses derniers vœux aux Français et leur disant gentiment :

« [...] plein d'espoir en vous. Je crois aux forces de l'esprit et ne vous quitterai jamais. »

Ce n'était ni un néo conservateur, ni un évangeliste, ni un obscurantiste, mais quelqu'un qui avait mené une politique exactement opposée à tout cela : abolition de la peine de mort, nouveaux droits citoyens, politique de la paix en Europe au moment de la chute du mur de Berlin, etc.

Je crois que nous devons faire confiance à l'intelligence et au discernement des hommes et des femmes et à leur capacité d'élaborer aussi leurs propres concepts. Et pour cela il nous faut aussi oser nous aventurer sur les terrains, qu'il ne faut pas laisser exclusivement aux sectes et aux nouveaux mouvements religieux.

Nous avons le droit d'y réfléchir, d'utiliser les concepts, de les partager. Nous ne pouvons y renoncer au prétexte que certaines idées seront exploitées, voire déformées.

Après, chacun est responsable de sa lecture. Il faut aussi nous faire confiance, faire confiance aux autres, les traiter en adultes et ne pas occulter ce débat utile d'idées.

Le succès des sectes est peut-être lié à l'abandon du territoire de la spiritualité par les intellectuels, les philosophes, les décideurs et les scientifiques depuis la révolution industrielle.

En le laissant en friche au nom du positivisme, ils l'ont peut-être laissé se transformer en zone de non droit où règnent toutes sortes de trafics d'idées religieuses, de prérogatives de gourous, d'abus de faiblesse et d'ignorance de dérives sectaires.

A mon sens il ne faut pas laisser ces nobles banlieues de l'esprit aux dealers d'idées spirituelles, mais maintenir dans ces cités populaires de l'esprit les services publics d'une pensée contemporaine, présente, informée et bienveillante. Alors ces ghettos de la pensée que sont les mouvements extrêmes, qu'ils soient sectaires ou néo conservateurs, ne pourront plus guère s'y développer.

Les ténèbres, s'interrogeait le cinéaste David Lynch sur les ondes de France Inter peuvent-elles être dissipées ? Il nous donne une piste à la fois évidente et profonde.

" Le mal, la négativité, on dit que ce n'est que des ténèbres. Et quand on dit « Et c'est quoi les ténèbres ? » On comprend que finalement ce n'est rien, c'est l'absence de quelque chose.

Et même si la nuit a été bien noire, quand le soleil se lève de nouveau, naturellement les ténèbres disparaissent. Le soleil n'a pas d'effort à faire pour cela. Par sa nature même le soleil efface les ténèbres. Quelle lumière pourrait-elle effacer le mal et la négativité ? " (David Lynch)

Version originale (en anglais) :

" Evil and negativity, they say is just like darkness. And then, when you say : "what is darkness ?" you realize it's nothing ; it's the absence of something.

No matter how dark the night has been, when the sun comes up, automatically, darkness disappears. The sun does not even need to try. Just by its nature it removes darkness. What light would remove evil and negativity ? " (David Lynch)

Pourquoi citer ici David Lynch ?

C'est que l'obscurantisme est aussi comme une terrible nuit très noire, qui semble ne jamais devoir finir, et elle peut nous faire peur. Car c'est notre propre ignorance aussi.

Mais lorsque que le matin des idées se lève, et que le ciel s'éclaire du parme lumineux de la pensée, ce qui était terrifiantes ténèbres n'est plus et a été dissipé, il n'en reste plus rien.

On ne peut lutter contre l'obscurité dans la nuit noire, de même on ne peut dissiper les ténèbres de l'obscurantisme par la passivité, l'absence, le silence, le repli, mais par l'éclairage direct des idées. Alors les ténèbres ont disparu comme si elles n'avaient jamais existé.

Je crois comme vous à la valeur des idées, mais encore plus à celle des questions.

Et un peu comme Perceval devant le roi Amfortas, il ne faudrait jamais renoncer à poser la question qui s'élève en nous, qui nous brûle les lèvres.

Si la prudence nous encourage, comme vous le faites, à la modestie et à la discrétion, cette règle de bienséance ne s'applique pas à nos questions anthropologiques, qui relèvent d'une évidence, d'une urgence et ne doivent pas être tues.

Le monde a mal non tant des mauvaises réponses qu'on lui inflige (vous évoquiez par exemple Bush) que des bonnes questions qu'on empêche préalablement, et de cette propension, qui est souvent du fait de notre éducation, à taire nos énigmes les plus essentielles.

Nous devons *questionner*, poser des points d'interrogation face aux mystères humains qui nous sont les plus chers.

D'ailleurs les systèmes d'autorité reposent sur notre propre timidité : que nous taisions nos questions, puisqu'ils les découragent, alors qu'une interrogation bien posée peut, un jour, contribuer à changer les choses. Un peu comme ce battement d'ailes du papillon qui agit (selon la bien mal nommée « théorie des catastrophes ») jusqu'à l'autre bout du monde.

Je fais confiance à mes contemporains pour réfléchir, avancer et comprendre. Et je ne peux pas les traiter comme des enfants à qui on cacherait peut-être l'essentiel : nos interrogations.

Si on s'engage dans l'expression des idées et leur partage, encore faut-il avancer sans masque, partager nos doutes et nos koans. Et là il n'y a pas de tabou, ou de règle de politesse qui tiennent.

Si nous n'avons pas la vérité des réponses, nous devons toujours celle des questions à ceux qui nous font la bonté de nous lire.

Nous pouvons mettre des points d'interrogation sur le monde, et surtout là où on nous décourage, et surtout quand où on nous dit « circulez, il n'y a rien à voir ». (Parfois, quand il prétend disqualifier certaines questions c'est une des dérives du positivisme).

Vous parliez de désenchantement du monde. Je ne le ressens pas. Le monde n'est pas désenchanté, encore moins désenchanté : L'époque est riche de ses questions.

Les questions nouvelles, ou vénérables mais formulées autrement selon l'esprit du temps, contribuent en permanence à réenchanter le monde, à le garder « jeune », en éveil, et ce n'est pas le dernier de leurs mérites.

M.B.

© Marc Bosche – 9 décembre 2007. Some rights reserved.

Creative Commons license 2.0



eBooks OpenAnthropology

Texte intégral

ISBN 2-9516584-4-3